N° 236 1er Mai 1939

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Les splendeurs de la grâce

Les pages qui suivent sont empruntées aux Herrlichkeiten der göttlichen Gnade[1]. *Elles donneront un exemple du style et de la pensée de M.-J. Scheeben, en même temps que de sa profondeur théologique et de son désir de faire contribuer ces fécondes spéculations à une vie spirituelle saine. Elles sont empruntées au second livre où elles arrivent au terme des développements sur notre union avec Dieu, fruit par excellence de la grâce*[2]. *Après avoir éclairé au moyen des analogies et des exemples d'union que nous fournit le domaine de la création (union du père et de l'enfant, de l'ami avec son ami, de l'époux et de l'épouse), Scheeben éprouve le besoin de faire ressortir, une fois encore, que cette union n'est pas purement morale, qu'elle ne*

1. Livre II, chapitre XII. La traduction de ce livre (*Les Merveilles de la grâce divine*), avec introduction et notes, par Dom Augustin Kerkvoorde, O. S. B., paraîtra bientôt chez Desclée De Brouwer et Cie, Paris et Bruges.

2. Voir, dans ce même numéro, notre article sur *Matthias-Joseph Scheeben et sa doctrine sur la grâce.*

3. Le texte qui revient toujours sous la plume des anciens Pères, comme sous celle de Scheeben, est celui de II Petr., 1, 4 : *Ut per haec efficiamini divinae consortes naturae.*

se limite pas à une certaine ressemblance ou même à une parenté de l'homme avec Dieu. Se rattachant par un bond au livre premier, où il a parlé de l'essence de la grâce comme participation à la nature divine[3], *il résume ici sous un seul aspect, celui d'une unité organique avec Dieu, toutes les merveilles que la grâce opère en nous. Cette union fait de nous* un Esprit *avec Dieu. L'Eucharistie, centre de l'Église visible, fruit et continuation de l'Incarnation, nous unit en* un corps *avec le Fils de Dieu; cette unité de corps est elle-même le moyen et l'image de notre unité toute spirituelle avec Dieu*[4]. *Voici comment Scheeben développe cette idée :*

Jusqu'ici, nous avons cherché à expliquer l'union merveilleuse et mystérieuse que la grâce opère en nous, en la comparant aux diverses relations qui unissent les hommes entre eux; partant, nous avons trouvé qu'elle est bien plus intime et plus parfaite que celles-ci. Nous passerions sous silence le plus grand mystère si nous n'ajoutions que la grâce ne nous unit pas à Dieu à la manière de ces dernières, mais qu'elle nous rend un avec lui de l'unité la plus parfaite, qu'elle nous fond pour ainsi dire en lui, nous unissant avec lui en un tout, en un corps et en un esprit.

Les rapports du père et de l'enfant, de l'homme et de la femme ne sont que des rapports de parenté, de rela-

4. On peut voir sur ce sujet les *Mysterien des Christentums*, aux chapitres sur l'Incarnation, sur l'Eucharistie, sur l'Église et sur la justification chrétienne. Voir aussi notre article sur *Le mystère de l'Église d'après Scheeben* (*Vie Spirituelle*, février 1939, p. 113). Nous publierons encore dans cette revue plusieurs autres études sur la doctrine du même auteur, en particulier sur la Rédemption, l'Eucharistie, la Justification. Nous préparons également chez Desclée de Brouwer une traduction complète des *Mysterien*.

tions mutuelles ; il ne créent pas une union de corps réelle, permanente et parfaite; les rapports des amis ne forment qu'un pur lien de sympathie réciproque, non une union réelle et véritable. Il est impossible que l'union de deux êtres humains soit plus intime; étant tous deux des créatures finies et limitées, ils ne peuvent se compénétrer mutuellement. Dieu, au contraire, dans son infinie simplicité et dans sa perfection peut s'unir aux anges et aux hommes comme le feu au corps qu'il pénètre de sa chaleur et de sa lumière ; sans cesser d'être distincte de Dieu, la créature devient un avec Lui comme chez nous l'âme et le corps, la tête et les membres sont un.

C'est là tout le sens des mots de l'Apôtre : « *Celui qui s'attache à Dieu est un esprit avec lui* » (I Cor., VI, 17); il est un esprit, non seulement par l'unité d'affection et de sentiment, mais tout simplement par l'unité d'être et de vie; c'est de cette unité que parlait le Fils de Dieu, quand, après la dernière Cène, il disait à son Père : « *La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée; afin qu'ils soient un, comme nous aussi sommes un, moi en eux et toi en moi; afin qu'ils soient parfaits dans l'unité* » (Jean, XVII, 22-23) ; pour cette unité, il avait prié quelques instants auparavant : « *Je te prie, non seulement pour ceux-ci, mais aussi pour tous ceux qui croiront en moi par leur parole, que tous soient un comme toi Père en moi et moi en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous et que le monde croie que tu m'as envoyé* » (Jean, XVII, 20-21).

L'union ineffable de nature et d'essence qui existe entre Dieu le Père et Dieu le Fils est, d'après son enseignement constant et formel, la vraie figure et la source de notre union à Dieu. Le Fils n'est pas seulement semblable et apparenté au Père, il est un avec lui comme la

branche avec l'arbre, comme le rayon avec la lumière, comme le ruisseau avec la source. Nous aussi nous devons être un avec Dieu, sinon aussi parfaitement que le Fils de Dieu, du moins d'une façon semblable à lui; nous devons être un avec lui, non seulement par la parenté et la ressemblance, mais par une union si intime que nous soyons comme Dieu lui-même.

Saint Cyrille d'Alexandrie, voulant expliquer ceci, dit que Dieu nous accorde une double union avec lui, d'après le modèle de l'union qui existe dans la Sainte Trinité : l'une de ces unions exige l'autre et la réalise : il s'agit de l'union de l'Esprit avec le Fils de Dieu dans sa nature divine et de l'union du corps avec le même Fils de Dieu dans sa nature humaine. Dans sa nature humaine, le Fils de Dieu fait de nous, non pas seulement par l'affection et le sentiment, mais, en réalité, un corps mystérieux dont il est la tête; de la même façon, il veut faire de notre âme un esprit avec sa divinité.

Considérons notre union avec la sainte humanité du Christ, et écoutons à ce propos *saint Jean Chrysostome* : « Beaucoup sont un seul pain, un seul corps, dit l'Apôtre. Pourquoi parler encore de participation ou de communauté? Nous sommes le Saint Corps du Christ lui-même. Qu'est-ce que le pain sur l'autel? Le corps du Christ. Que deviennent ceux qui le reçoivent? Le corps du Christ, non beaucoup de corps, mais un corps. Comme le pain composé de nombreux grains devient un, de sorte que les grains n'apparaissent plus, que dans leur union ils ne sont plus distincts, ainsi nous sommes unis entre nous et avec le Christ : car tu n'appartiens pas à un autre corps, tu n'es pas nourri par un autre, mais tous sont nourris par le même. C'est pourquoi l'Apôtre dit (I Cor., x, 17) : « *Nous partici-*

pons tous à un même pain ; s'il en est ainsi, nous devenons tous un seul corps. »

Saint Cyrille explique sa pensée de la façon suivante : « Qui nous dira la puissance et la signification de ce sacrement mystérieux? Pourquoi nous est-il donné? N'est-ce pas pour qu'il fasse vivre corporellement le Christ en nous, par la manducation et la communion de sa chair sacrée? Car Paul écrit (Eph., III, 6) : « *Les peuples sont incorporés au Christ, ils participent de lui, et sont devenus ses cohéritiers.* » Comment lui sont-ils incorporés? Ayant été gratifiés de la jouissance de ce sacrement, ils sont devenus un corps avec lui, comme chacun des apôtres. Pour quel autre motif l'Apôtre appelle-t-il ses membres, de même que les membres de ses chrétiens, les membres du Christ? *Ne savez-vous pas que vos membres sont les membres du Christ? Prendrai-je les membres du Christ pour en faire des membres de prostitution?* » Le Sauveur lui-même a dit : « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.* » Il est opportun de faire remarquer ici que d'après ses propres paroles, le Christ veut être en nous, non seulement par un certain rapport d'amour ou de sentiment, mais par une union réelle. Comme deux morceaux de cire placés ensemble et fondus deviennent un seul corps, de même quand nous prenons la chair et le sang du Christ, il est uni à nous et nous à lui.

Le pain naturel est uni au corps de celui qui le mange; comme c'est un pain mort et périssable, il ne peut pas transformer en sa propre substance le corps qui l'assimile. Le Corps du Christ, au contraire, est vivant, indivisible et impérissable; il s'unit les corps qui le mangent; il les anime, il en fait ses membres et déverse en eux les flots de sa vie divine. Il les nourrit comme

le cep de vigne nourrit les sarments de sa sève, leur donne la force vitale et les anime. Ainsi se crée, entre nous et le Christ, une unité mystérieuse, surnaturelle, pareille à celle du corps et des membres, du tronc et des branches.

L'union de notre corps avec le corps du Christ est le moyen et la figure de l'union que la grâce fait naître entre notre âme et sa divinité. Comme nous devenons réellement un corps avec le Christ, ainsi vraiment devenons-nous ici *un esprit avec Dieu;* car le corps dont le Fils de Dieu est la tête est animé du même esprit que le Fils de Dieu.

Écoutons encore une fois *saint Cyrille* : « Parlant de l'union spirituelle, nous suivrons la même voie et dirons qu'en recevant son Esprit, à savoir l'Esprit-Saint, nous sommes unis entre nous et avec Dieu en un seul tout. Pris individuellement nous sommes nombreux et le Christ répand dans le cœur de chacun son Esprit et celui de son Père : mais cet Esprit est indivis, il réunit les esprits séparés des hommes en une seule unité, de sorte qu'il les fait tous apparaître en lui-même comme un seul Esprit. De même que la vertu du Saint Corps du Christ fait un corps de ceux dans lesquels elle pénètre, de même, l'Esprit de Dieu réunit en une union spirituelle tous ceux en qui il habite. »

Saint Paul nous dit : « *Supportez-vous les uns les autres dans la charité; que chacun se souvienne de conserver l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix; il n'y a qu'un corps, un esprit, comme vous avez été appelés dans l'unique espérance de votre vocation; il n'y a qu'un Seigneur, une foi, un baptême, un Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous et pour tous et en tous.* » Si l'Esprit unique habite en nous, l'unique Père de tous sera en nous, et, comme Dieu, par son Fils, il unira en-

tre eux et avec lui-même ceux qui sont devenus participants du Saint-Esprit.

Nous devenons donc un seul Esprit avec Dieu, non pas comme si la substance de notre âme cessait d'exister, mais parce qu'elle est si intimement unie à Dieu qu'elle forme pour ainsi dire un tout avec lui. Dans le corps humain, les membres et la tête, le corps et l'âme sont distincts dans leur substance; cependant ils sont vraiment un parce qu'ils forment un tout, ils ne sont pas séparables. Nous devenons un avec Dieu, parce que d'après les paroles du Sauveur, *nous sommes en lui et lui en nous*. Le fer est dans le feu et le feu est dans le fer, le feu assume entièrement le fer et paraît le consumer; on les dirait indistincts; c'est ainsi que le feu de la divinité pénètre notre âme et l'assume de sorte qu'elle semble devenue Dieu lui-même.

Ceci complète et élargit ce que nous avons dit dans le premier livre de la divinisation de notre âme par la grâce. Nous exposions comment l'âme était divinisée par une assimilation surnaturelle à Dieu; nous ajoutons à cette assimilation une unité mystérieuse avec Dieu qui en est d'ailleurs inséparable.

La divinisation de la créature ne consiste pas seulement dans la ressemblance la plus grande possible avec Dieu, mais aussi dans une union très intime avec lui. En s'élevant jusqu'à Dieu, la créature reçoit une propriété divine, elle abandonne ses propres imperfections dans l'union surnaturelle avec Dieu, elle dépose sa solitude et son indépendance naturelles afin de ne plus exister en elle-même et pour elle-même, mais en Dieu et avec Dieu. Nous distinguons également dans la sainte humanité du Christ une double espèce de déification : la première consiste dans l'unité personnelle avec le Père éternel par laquelle elle appartient à Dieu, existe en lui et

pour lui; la seconde consiste dans sa glorification par la communication de la grâce et de la gloire divine. Nous ne devenons pas un avec Dieu en une personne comme l'humanité du Christ; cependant, cette union est si étroite que, de façon surnaturelle, nous existons réellement en Dieu et pour Dieu et que cette union ne peut avoir son exemple qu'en celle qui existe entre la divinité et l'humanité dans le Christ.

D'ailleurs la divinisation par la ressemblance présuppose celle par l'union et l'entraîne. Une pousse d'espèce inférieure ne peut devenir semblable à une autre plus noble qu'en étant greffée sur elle; le sarment ne peut ressembler au cep et participer à sa vie qu'en restant sur lui et en formant une unité avec lui; nous aussi, nous ne pouvons devenir parfaitement semblables à Dieu et participer à sa vie que si nous sommes amenés surnaturellement dans son sein et formons un tout avec lui.

Comme la branche disparaît dans l'arbre et n'est plus elle-même ni pour elle-même, mais appartient à l'arbre, nous aussi nous sommes absorbés en Dieu, nous n'existons plus pour nous-mêmes, mais pour Lui et en Lui; ce n'est plus nous qui existons et vivons, c'est Dieu qui est et vit en nous. Ainsi se prépare en nous le grand mystère qui, d'après les paroles de l'Apôtre, formera la plus sainte perfection de la nature créée, à savoir que *Dieu est tout en tous*. Dieu sera tout en nous non seulement parce qu'il nous a créés, non seulement parce que dans tout notre être nous dépendons de lui et annonçons sa gloire, mais parce qu'il nous a attirés en lui-même, qu'il s'est déversé en nous ; comme une goutte d'eau dans une coupe de vin, Dieu nous absorbe et nous unit à lui, il nous incorpore pour ainsi dire en lui-même, il nous porte dans son sein, comme son Fils unique avec lequel il est parfaitement un.

Ne craignons pas de nous perdre dans cette ineffable union avec Dieu. Nous nous jetons dans un abîme insondable, non pas dans un abîme de néant et de ténèbres, mais dans un abîme de gloire et de félicité. Nous nous perdons pour nous retrouver en Dieu, ou plutôt pour trouver Dieu lui-même avec toute sa gloire et son bonheur. Plus nous appartenons à Dieu, plus Dieu nous appartient; plus nous vivons en lui et pour lui, plus il vit en nous et pour nous. La branche cesse-t-elle d'exister quand elle est greffée sur une espèce plus noble et boit à la même racine la même vie, au lieu que, séparée de cet arbre, elle se dessécherait ou aurait l'aspect misérable du sauvageon? Au contraire, elle peut maintenant se glorifier non seulement de la vie qu'elle puise à cet arbre, mais encore de la perfection qu'elle reçoit du tronc et de la racine. Nous aussi, unis à Dieu par la grâce, nous pouvons regarder comme nôtre non seulement un rayon de la gloire divine, un courant de vie divine, conduit dans notre âme comme par un faible ruisseau ; c'est le soleil divin tout entier qui nous appartient, la source de la vie divine; nous pouvons nous réjouir des perfections personnelles de Dieu comme si elles étaient nôtres.

Nous sommes ainsi divinisés et rendus participants de la béatitude divine d'une double manière : d'abord parce que nous contemplons la beauté et la gloire de Dieu comme lui-même la voit et en jouit; ensuite parce que nous la possédons et pouvons la dire nôtre comme Dieu la possède et l'appelle sienne.

N'est-ce pas là, chrétien, le sommet de la grandeur à laquelle la toute-puissante grâce de Dieu peut élever une pauvre créature? La pensée humaine peut-elle saisir l'honneur qui nous échoit, quand nous sommes un corps avec le Christ, un esprit avec Dieu? Le cœur de

l'homme peut-il porter la joie de savoir que ses membres sont les membres du Christ, que son esprit est fondu avec l'Esprit du Christ ?

Quel ne doit pas être notre amour pour Dieu, quand nous nous voyons unis si intimement à lui ? Quelque grand que puisse être l'amour qui unit deux personnes par la ressemblance ou la parenté, sans aucun doute celui-là est bien plus grand et plus intime qui unit individuellement les différentes parties d'un tout, comme la tête et les membres, le corps et l'âme. Ici existe, comme l'explique l'Apôtre, l'union et la communauté la plus profonde, la plus inséparable : « *Tous les membres ont également soin les uns des autres ; quand un membre souffre, tous les membres souffrent; quand un membre est dans la joie, tous les membres se réjouissent avec lui* » (I Cor., XII, 25-26) chacun s'aime dans les autres et aime les autres en soi-même. Aimons donc le Christ, notre tête, dont nous sommes le corps et les membres; par lui, nous sommes beaucoup plus ennoblis et éprouvons bien plus de bonheur que par la tête qui est celle de notre corps. Aimons le Saint-Esprit qui anime notre âme plus que notre âme elle-même n'anime notre corps.

Par son union intime et vivante l'âme devient si chère au corps que les deux ne peuvent se séparer que par la violence et avec de grandes douleurs, bien qu'ils ne se communiquent pas mutuellement leur nature. L'union avec Dieu divinise l'âme et la plonge tout entière dans l'océan de la gloire et de la béatitude divines; si une union entre esprits est plus étroite que celle du corps et de l'âme, celle-là ne nous relie-t-elle pas par des liens bien plus forts avec Dieu ? Ne devons-nous pas chercher à la garder avec le plus grand soin, dépenser pour elle notre peine, et être infiniment tristes quand,

sans une violence extérieure, notre propre volonté la dissocie et la tue par le glaive du péché ?

Si un esprit créé en dehors de tout corps et parfait à tout point de vue s'unissait librement et par pure pitié à un corps inanimé et abandonné à la corruption pour devenir un avec lui, lui donner vie et mouvement et le garder de la dissolution imminente, quels ne seraient pas l'amour et la reconnaissance de ce corps, pour autant qu'il serait capable de reconnaître le bienfait qui lui aurait été accordé ! Qu'est-ce que la condescendance d'un tel esprit en comparaison de la miséricorde que Dieu nous manifeste quand il vient lui-même dans notre âme dépouillée, délaissée, misérable, quand il lui souffle à l'oreille le mot bienfaisant « vis », quand il produit instantanément en elle la beauté impérissable et la béatitude ? Quels ne sont pas la reconnaissance et l'amour que nous lui devons ? Où trouver mille langues et mille cœurs pour louer et aimer un Seigneur et un Père si miséricordieux ?

Puisque nous sommes un corps avec le Christ et un esprit avec Dieu, puisque nous sommes en Dieu et Dieu en nous : il nous faut aussi vivre en Dieu et laisser vivre Dieu en nous; nous devons pouvoir dire avec l'Apôtre : « *Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* » (Gal, II, 20). Tous les membres du corps vivent de la vie de la tête; le cœur vit de la vie de l'âme unie à lui. Le cœur divin de Jésus-Christ répand dans son vrai corps la vie de son saint sang et porte en lui la plénitude du Saint-Esprit et de la vie divine; il est également la somme de vie pour tout son corps mystique, afin que nous soyons tous un corps et une âme avec lui. Les divers membres du corps n'ont pas chacun un cœur; tous puisent la force vitale à un cœur unique : nous aussi nous devons sacrifier notre

propre cœur, le plonger dans le cœur divin de Jésus et le fondre dans le sien, afin qu'il batte en lui, ne cherche plus qu'en lui sa nourriture et ne vive plus que de lui et en lui.

Une vie céleste s'épanouira en notre cœur s'il renonce à lui-même pour être absorbé dans le divin cœur de Jésus, s'il ne suit plus ses propres battements et impulsions, mais ceux du Christ; si d'une manière mystique, mais réelle, se passe en nous ce que Notre-Seigneur a manifesté merveilleusement à plusieurs de ses saints en leur enlevant le cœur de la poitrine et en mettant le sien à la place !

Nous nous estimons heureux de posséder et de pouvoir conserver le cœur d'un ami fidèle, d'un grand homme ou d'un saint après sa mort; notre bonheur serait plus grand si nous l'avions, non pas mort, mais vivant; si nous pouvions le porter, non près de nous, mais dans notre poitrine, dans notre propre cœur. Et nous ne désirerions pas recevoir en nous le cœur divin de Jésus qui veut nous communiquer sa propre vie, le mettre à la place de notre pauvre cœur, lequel s'épuise lui-même par ses battements et retombera bientôt en poussière? Comment notre cœur peut-il repousser cette union et cet échange, préférer sa propre vie à la vie divine? O Jésus, déchire notre cœur par une sainte violence, fais-le souffrir s'il le faut, pour qu'il ne te haïsse pas en s'aimant mal lui-même, mais pour qu'il s'aime et se retrouve dans ton cœur! Amollis sa dureté par l'ardeur du tien, afin qu'il se fonde en lui, et prenne ton image comme la cire molle prend l'empreinte du sceau.

L'union avec Dieu et avec le Christ réalisée par la grâce possède encore le mystérieux privilège de nous unir en un corps et en un esprit avec tous les justes et les saints. Ils forment tous un corps avec le Christ et

un esprit avec Dieu ; avec eux nous formons un immense corps dont la tête est le Christ et qui est vivifié par l'Esprit de Dieu. « *Un corps, un esprit* » (I Cor., XII, 5), dit l'Apôtre. « *Bien que nous soyons nombreux, nous sommes cependant un corps dans le Christ et membres les uns des autres* » (Eph., IV, 1). *Il n'y a plus ni Juif ni païen, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme; car tous vous êtes un dans le Christ Jésus* » (Gal., III, 2). Ici disparaissent toutes les distinctions de personne parmi les hommes, car tous sont fondus ensemble en un tout comme les grains dans le pain. Même la différence qui nous sépare des anges passe à l'arrière-plan; comme eux, nous sommes un esprit avec Dieu, et, même par notre corps qui nous rend cependant inférieurs à eux, nous sommes un seul corps avec le Christ.

De même que nous sommes unis avec Dieu, nous devons réaliser entre nous l'union qui joint Dieu le Père avec le Fils dans l'Esprit-Saint. Ce même Esprit qui est, d'après l'expression de saint Augustin, le lien de l'unité entre le Père et le Fils, nous embrasse tous et nous unit entre nous, comme l'âme unit les différentes parties du corps. Il nous attache par une chaîne d'or à Dieu et au Christ, à tous les chœurs des anges, à l'armée des apôtres, aux légions des martyrs, confesseurs et vierges. En lui, tous sont unis, se compénètrent, s'appartiennent mutuellement.

Quel bonheur d'appartenir à la communion des saints, d'y posséder toute la gloire et le bonheur des bienheureux ! Dans un corps, chaque membre a ses aptitudes spéciales, mais celles-ci n'en appartiennent pas moins au corps et donc aussi à tous les autres membres. Nous aussi nous pouvons nous réjouir de la sagesse des chérubins, de la charité des séraphins, de la dignité des apôtres, du courage des martyrs, de la clairvoyance des

prophètes, des miracles des confesseurs, de la pureté des vierges; nous pouvons être aussi fiers que si tout cela nous appartenait, car tout vient du même Esprit qui habite aussi en nous, et tout nous appartient donc comme aux membres d'un même corps. Si le corps d'un seul saint nous est si cher, combien ne doit pas l'être la communion et la communauté de tous les saints dans l'Esprit de Dieu !

Combien sont à plaindre ceux qui se séparent de cette société pour donner libre cours à une passion aveugle et insensée, et pour se joindre aux ennemis de Dieu, au rebut de l'humanité, aux habitants de l'enfer ! Triste déchéance ! Ils étaient des anneaux précieux à la main de Dieu, ils recevaient de lui leur beauté et leur gloire, et maintenant ils se plongent dans la fange. Ils étaient des membres harmonieux façonnés par Dieu, placés dans la chaîne d'or des saints dont Dieu s'entoure : ils augmentaient leur propre éclat par leur union avec les autres et les voilà enchaînés avec Caïn le fratricide, avec Judas le traître, avec Mahomet le séducteur impie, à une chaîne infernale. Ils étaient des pierres précieuses dans la couronne qui orne la tête de Dieu : ils sont maintenant la joie du démon qui les souille et les profane, qui les enchâsse dans la couronne de son affreux triomphe.

Ne soyons pas cruels pour nous-mêmes, ne séparons pas notre âme de la grâce et de la communion des saints, cherchons plutôt à les conserver toutes deux à n'importe quel prix. Efforçons-nous, suivant les paroles de l'Apôtre, « *de garder l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix* » (Eph., IV, 3), réalisant entre nous l'unité du Père et du Fils. Attachons-nous toujours davantage à Dieu et à ses saints, pour devenir de plus en plus dignes de leur compagnie, pour que les liens qui nous

unissent à eux deviennent de jour en jour plus étroits. Aimons notre prochain comme nous-mêmes, en Dieu et dans le Christ; aimons-le comme un membre de son corps, évertuons-nous à l'unir lui aussi avec le Christ, notre tête, avec le Saint-Esprit et par là, avec nous-mêmes. De cette manière, nous contribuerons, pour autant qu'il est en notre pouvoir, à la grande œuvre, au but de la création qui d'après les paroles de l'Apôtre, est *que Dieu soit tout en tous;* nous jouirons du bonheur ineffable que peut seule nous donner l'unité parfaite avec tous les saints et avec Dieu.

Car la joie que nous aurons au ciel à contempler Dieu sera doublée, multipliée à l'infini par cette unité. Écoutons *saint Anselme* qui nous décrit cela dans un saint raisonnement : « Cœur humain, dit-il, cœur assoiffé, éprouvé par tant de tribulations, oui, toi qui es accablé par les tribulations, comme tu te réjouirais si tu possédais tous les biens qui sont préparés pour toi au ciel ! Interroge ton âme, si elle peut saisir la joie d'une telle béatitude. Certes, si un autre que toi que tu aimes comme toi-même avait la même béatitude, ta joie en serait doublée; tu ne te réjouirais pas moins pour lui que pour toi-même ! Et si deux, ou trois, ou beaucoup avaient la même joie, tu te réjouirais pour chacun comme pour toi-même, si tu les aimais tous comme toi-même. Et dans cet amour parfait qui unit des anges et des hommes innombrables, amour où personne n'aimera un autre moins que lui-même, chacun se réjouira autant pour tous que pour lui-même. Si maintenant le cœur de l'homme est incapable de saisir cette joie, comment saura-t-il être assez large pour des joies si nombreuses et si grandes? Puisque notre joie est mesurée par l'amour que nous portons à autrui, tous aimant la béatitude de Dieu lui-même incomparablement plus que

la leur et que celle des autres, se réjouiront considérablement plus de sa béatitude que de la leur et de celle des autres. Mais s'ils aiment ainsi Dieu de tout leur cœur, de tout leur sentiment et de toute leur âme, sans que cependant tout leur cœur, tout leur sentiment et toute leur âme suffise à la dignité de cet amour, ils se réjouiront certes, également d'une façon si intense, que tout leur cœur, tout leur sentiment et toute leur âme ne suffiront pas pour cette plénitude de joie. Mon Dieu et Seigneur, mon espérance et la joie de mon cœur, dis à mon âme si c'est là la joie dont tu nous as parlé par ton Fils : « *Demandez et vous recevrez, pour que votre joie soit pleine.* » J'ai trouvé une joie qui est pleine, qui dépasse même la plénitude. Car si le cœur, le sentiment, l'âme et tout l'homme sont remplis, il restera encore une surabondance de joie. Toute cette joie n'entrera donc pas dans ceux qui jouiront; mais les bienheureux entreront tout entiers dans cette joie » (Proslog. cap. 25-26).

Chrétien, quand tu entends et médites ces paroles enflammées, un désir ardent ne s'allume-t-il pas dans ton cœur, d'entrer dans la communion de Dieu et de ses saints? Ne dois-tu pas être rempli d'une vive reconnaissance envers Dieu, qui par sa grâce t'a destiné à une si haute union avec lui-même et avec ses saints? Médite souvent cette douce vérité, contemple-la sans relâche, et tu ne perdras pas si légèrement par le péché le trésor précieux de la grâce.

J. Scheeben.

Les joies de la gloire

> Nous parlons... de ces choses qu'œil n'a pas vues, qu'oreille n'a pas entendues, et qui n'ont pas monté au cœur de l'homme, que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment.
>
> (Saint Paul, I Cor., II, 9.)

Les grands spirituels élevés au sommet de l'union d'amour, où leur âme, autant qu'il est possible ici-bas, « goûte » et expérimente « combien le Seigneur est doux » et perçoit déjà sous le baiser de Dieu « une saveur de vie éternelle », se déclarent incapables de communiquer à autrui par des paroles humaines leur expérience ineffable. Et ce n'est pourtant qu'un avant-goût qui n'atteint jamais, même dans les cas les plus privilégiés, aux clartés, à la joie de la vision permanente et de l'amour inamissible. A plus forte raison donc ne saurait-on prétendre, surtout quand on n'a soi-même aucune expérience mystique de la douceur de Dieu, exprimer adéquatement la réalité merveilleuse et le bonheur enivrant de la vision béatifique. Aussi bien, le présent article n'a-t-il pour objet que d'aider le lecteur non théologien (nous n'avons rien à apprendre aux théologiens de profession) à se rendre exactement compte de l'enseignement de l'Église sur le bonheur du ciel, en précisant de notre mieux le sens du dernier article du symbole de notre foi : « *Credo... vitam aeternam.* » « *Et exspecto... vitam venturi saeculi.* »

La doctrine de l'Église

Diverses conceptions hérétiques ou erronées donnèrent à l'Église l'occasion, en prononçant les condamnations nécessaires, de formuler d'une manière positive la vraie foi touchant : la possibilité et le fait de la vision béatifique; son caractère absolument surnaturel; son véritable objet : l'essence divine elle-même et non un reflet créé, si brillant soit-il, de la gloire divine; l'absence de tout intermédiaire, de toute image et de toute idée; le moment de l'entrée des élus dans le ciel; l'inégalité de la vision et la multiplicité des degrés de la gloire; la proportion entre ces degrés et ceux de la grâce et de la charité qui ornent les âmes au sortir de cette vie.

La définition principale est celle où le Pape Benoît XII, condensant toute la doctrine catholique des fins dernières, trancha le débat qui divisait alors les théologiens. Avant son élévation à la tiare, et même après comme Docteur privé, le Pape Jean XXII avait admis et prêché le délai de la vision divine jusqu'au jugement dernier, même pour les âmes qui quittent ce monde sans avoir rien à expier au purgatoire. Il s'était ensuite rétracté et se proposait de définir la doctrine de l'Église, lorsqu'il fut prévenu par la mort. Son successeur Benoît XII reprit l'étude du problème et, après beaucoup de prières et de réflexions, promulgua la Constitution *Benedictus*, où il définit :

> Selon l'ordination commune, les âmes de tous les saints qui ont quitté ce monde avant la Passion de Notre-Seigneur;
>
> et de même celle des saints apôtres, martyrs, confesseurs, vierges et autres fidèles morts après avoir reçu le saint baptême du Christ, qui n'avaient rien à expier à leur mort;
>
> celles qui, à l'avenir, n'auront rien à expier;
>
> celles aussi qui ont eu ou auront à se purifier, lors-

que, après leur mort, elles auront achevé cette purification;

de même encore les âmes des petits enfants régénérés par le baptême, s'ils viennent à mourir avant l'âge de discrétion,

toutes ces âmes, aussitôt après leur mort et, pour celles qui en avaient besoin, aussitôt après l'expiation susdite, sans attendre la résurrection de leur corps et le jugement général,

depuis l'Ascension du Sauveur Notre-Seigneur Jésus-Christ ont été, ou sont, ou seront reçues au ciel, au royaume des cieux et paradis céleste et agrégées à la société des saints anges;

depuis la Passion et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elles ont vu, voient et verront la divine essence, d'une vision intuitive et même faciale, sans aucun objet dont la vision s'interpose, mais immédiatement, la divine essence se montrant à elles à nu, clairement et à découvert.

La voyant ainsi, les âmes des défunts jouissent de cette même divine essence;

et, en cette vision et fruition, elles sont vraiment bienheureuses et elles ont la vie, le repos éternel.

Il en sera de même des âmes de ceux qui mourront dans la suite; elles verront cette même essence divine et en jouiront sans attendre le jugement général.

Une telle vision et fruition de la divine essence évacue de ces âmes les actes de foi et d'espérance, en tant que la foi et l'espérance sont proprement vertus théologales [1].

Enfin, depuis qu'elles ont commencé ou après qu'elles auront commencé dans ces mêmes âmes, cette même vi-

1. C'est-à-dire en tant qu'elles ont pour objet Dieu même. Il peut, en effet, y avoir chez les bienheureux des actes de foi portant sur ce qu'ils ne voient pas en Dieu, mais que Dieu leur révèle. De même, ils gardent l'espérance de la résurrection jusqu'à ce que celle-ci soit accomplie. Quand ils auront recouvré leur corps, les élus n'auront plus rien à attendre, ni pour eux ni pour autrui, que l'éternelle continuation de leur béatitude. Rien ne les menaçant dans leur tranquille possession de Dieu, nulle difficulté n'étant plus à vaincre, la vertu d'espérance n'aura plus en eux aucun acte à exercer.

sion intuitive et faciale et cette fruition ont continué et continueront jusqu'au jugement final, et dès lors éternellement [2].

Ce style lourd et sans grâce, si différent de celui de l'Évangile, ne fait que traduire avec une précision technique ce qu'affirment l'Écriture et les témoins de la tradition chrétienne. En dirimant une controverse relativement secondaire (sur l'entrée au ciel immédiate des âmes parfaitement pures ou purifiées), il exclut diverses erreurs précédemment réprouvées et préserve de tout danger d'y retomber les enfants dociles de l'Église. Il insiste spécialement sur l'objet de la vision fruitive : l'essence divine elle-même, sans nul intermédiaire, sur l'entrée au ciel sans délai des âmes saintes consommées en amour et des âmes purifiées au purgatoire, et sur la perfection et la continuité de leur joie de voir Dieu. A cette béatitude essentielle, la résurrection des corps n'apportera pas de changement. La vision commencée et continuée jusqu'alors n'aura pas à faire place à une autre plus immédiate ou dont l'objet soit plus divin, puisqu'elle est d'emblée vision sans nul intermédiaire de l'essence divine elle-même. Ainsi les perplexités où le souvenir des hésitations des anciens Pères, y compris saint Augustin, maintenait certains théologiens, étaient définitivement surmontées.

Il faut rapprocher de cette longue et très explicite définition celle du Concile de Florence, brève et nette, et qui ajoute l'affirmation des inégalités de la vision selon la diversité des mérites.

> Nous définissons que les âmes de ceux qui, après avoir reçu le baptême, n'ont encouru aucune tache de péché et aussi celles qui, après avoir contracté la tache du péché, en ont été purifiées, soit dans leur corps, soit séparées du corps, sont immédiatement (*mox*) reçues au ciel

2. Constitution *Benedictus Deus*, 19 janvier 1336. Denzinger-Banwart, n. 250.

et voient clairement Dieu même, un et trine, tel qu'il est, *plus ou moins parfaitement toutefois, selon la diversité de leurs mérites* [3].

Il faut aussi en rapprocher la condamnation par Léon XIII de plusieurs propositions de Rosmini. Pour Rosmini, Dieu n'est objet de vision que comme auteur des œuvres *ad extra*, il n'est loué que comme exemplaire de la sagesse et de la bonté dont la créature présente des vestiges; la révélation ou communication de son essence ne saurait être, même par la lumière de gloire, accommodée à des intelligences finies, et il ne peut se manifester à elles que comme Créateur, Providence, Rédempteur et Sanctificateur [4]. Il n'en va pas de la sorte, selon la doctrine de l'Église; c'est bien la divine essence qui se manifeste. C'est Dieu lui-même qui se fait voir *tel qu'il est*. La lumière de gloire proportionne à cette vision les âmes élues.

Une telle vision de Dieu est absolument surnaturelle, aucune créature ne peut prétendre y atteindre par ses seules forces : la lumière de gloire y est absolument nécessaire.

Cela résulte clairement de plusieurs décisions doctrinales de l'Église :

Le Concile œcuménique qui se tint à Vienne, sous Clément V, condamna la proposition soutenue par les Béghards : « Toute nature intellectuelle est naturellement bienheureuse et l'âme n'a pas besoin de la lumière de gloire pour voir Dieu et en jouir bienheureusement [5]. »

Saint Pie V condamna la théorie de Baïus qui attribuait l'obtention de la vie éternelle non pas proprement à la grâce de Dieu ni aux mérites du Christ, mais à une

3. Bulla *Laetentur Caeli*, 6 juillet 1439, Denz.-Banw., n. 693.
4. Prop. 38-40; Denz.-Banw., n. 1928-1930.
5. Prop. 5; Denz.-Banw., n. 475.

ordination naturelle établie au commencement par un juste jugement de Dieu [6].

Le Concile du Vatican définit solennellement que Dieu en lui-même, dans le mystère de sa vie intime, est souverainement bienheureux et élevé au-dessus de tout ce qui existe ou qu'on peut concevoir d'autre que lui [7].

En définissant (Conciles de Latran et du Vatican) qu'elle croit au seul vrai Dieu incompréhensible, l'Église enseigne enfin que la vision de Dieu par une créature, si parfaite soit-elle, ne saurait épuiser l'intelligibilité divine. Les bienheureux sont appelés « compréhenseurs » en ce sens qu'ils saisissent intuitivement l'essence divine, connaissent Dieu comme il se connaît, le voient *sicuti est*, mais ils ne sont pas compréhenseurs en ce sens qu'ils comprendraient Dieu comme Dieu se comprend, le connaîtraient autant qu'il est connaissable et qu'il se connaît. Dieu peut donner participation à sa vie et à sa béatitude; il ne peut sans contradiction communiquer à aucune créature la plénitude infinie de vie et de connaissance propre aux divines personnes. A moins d'admettre tous et chacun de ces points de la doctrine catholique, on ne peut légitimement se dire ni s'estimer catholique.

Les promesses divines dans l'Écriture

Les définitions des papes et des Conciles ne donnent pas d'explications ni de preuves. Elles laissent à la théologie le soin d'étudier les sources de la doctrine définie : l'Écriture et la vivante tradition de l'Église, et d'élaborer des synthèses. Avant de résumer l'enseignement des docteurs, relisons les textes sacrés, les promesses du Christ et des apôtres : nous y trouverons la saveur

6. Erreurs condamnées dans la bulle *Ea omnibus afflictionibus*, 1er octobre 1567. Prop. 2-5; Denz.-Banw., n. 1102-1105.

7. Denz.-Banw., n. 1782.

native, la fraîcheur originelle, l'accent de divine et paternelle tendresse qui les rend si touchantes au cœur fidèle. Et nous ne risquons pas de les interpréter dans un sens diminué ou erroné. C'est un des aspects, et non des moindres, du bonheur d'être catholique, que de pouvoir, grâce aux enseignements dogmatiques de l'Église, Maîtresse de vérité, trouver dans les textes inspirés, authentique expression des pensées de Dieu, la plénitude du sens dont les a chargés l'Esprit-Saint.

Trop riches pour inventorier tous nos trésors, nous ne pouvons transcrire ici tous les passages de l'Ancien Testament qui ont trait à la béatitude céleste et à la vision divine, sinon dans leur sens littéral immédiat, du moins dans leur sens spirituel (anagogique), et dont les images grandioses évoquent, avec un art divin, l'indescriptible joie. L'Israël spirituel, l'Église de Jésus-Christ, s'approprie à bon droit les livres de l'Israël charnel[8]. Et les plus tardifs des textes de l'Ancien Testament, ceux qui précédèrent immédiatement l'Évangile, expriment l'espérance du ciel et de la vision.

Le Psalmiste s'écrie :

> J'ai placé Yahvé toujours en ma présence,
> Parce qu'il est à ma droite, je ne serai pas ébranlé,
> Ainsi mon cœur s'est-il réjoui et mon âme a tressailli.
> Même ma chair repose en paix,
> Car tu n'abandonneras pas mon âme au chéol,
> Tu me feras connaître le chemin de la vie.
> Rassasiement de joie en ta présence,
> Bonheur à ta droite pour toujours.
>
> (Ps. XVI, 8-11.)

8. « La grande exégèse pneumatique de l'Ancien Testament par la Sainte Église, avec son symbolisme allégorique et typologique telle que nous la trouvons chez saint Paul, n'est une quelconque élaboration accidentelle de l'Église pour faire face au judaïsme que si l'Église elle-même n'est qu'une élaboration accidentelle en face du peuple juif. Mais si le véritable Israël c'est l'Église et non la Synagogue, alors l'exégèse des Saintes Écritures par l'*Ecclesia* est la vraie exégèse qui s'oppose à celle de la Synagogue. » (Erick Peterson, *Le Mystère des Juifs et des Gentils dans l'Église*, Paris, Desclée De Brouwer, t. VI de la col. « Courrier des Iles », p. 19.)

Pour moi, dans mon innocence, je contemplerai ta face,
A mon réveil, je me rassasierai de ton image.
(Ps. XVII, 15.)

A l'ombre de tes ailes les fils de l'homme cherchent un [refuge.
Ils s'enivrent de l'abondance de ta maison,
Car tu les abreuves au torrent de tes délices,
Car auprès de toi est la source de la vie
Et dans ta lumière nous verrons la lumière.
(Ps. XXXVI, 10.)

Job se promet de voir Dieu :

Moi, je sais que mon défenseur est vivant
Et que le dernier sur la terre il se lèvera.
Et derrière ma peau je me tiendrai debout,
Et de ma chair je verrai Eloah,
Lui que je verrai, moi,
Et que mes yeux regarderont et non un autre,
Mes reins languissent dans mon sein.
(Job, XIV, 25-27.)

Daniel promet explicitement aux justes ressuscités la vie éternelle.

... et beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns pour une vie éternelle, les autres pour les opprobres, pour la réprobation éternelle. Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur du firmament et ceux qui en auront conduit beaucoup à la justice seront des étoiles éternellement et toujours.
(Dan., XII, 2-3.)

L'auteur du livre de la *Sagesse* blâme les impies d'ignorer les secrets desseins de Dieu, de ne pas espérer la rémunération pour la sainteté, de ne pas croire à la récompense des âmes pures. Il affirme que Dieu a créé l'homme pour l'immortalité, il promet aux justes une récompense éclatante et les montre parvenant au royaume éternel et recevant de la main de Dieu la gloire et le diadème.

Les âmes des justes sont dans la main de Dieu,
et le tourment ne les atteindra pas.

Aux yeux des insensés ils paraissent être morts
et leur sortie semble un malheur,
et leur départ du milieu de nous un anéantissement;
mais ils sont dans la paix.
Alors même que, devant les hommes, ils ont subi des [châtiments,
leur espérance est pleine d'immortalité.
Après une légère peine, ils recevront une grande ré-
car Dieu les a éprouvés, [compense;
il les a trouvés dignes de lui.
Il les a essayés comme l'or dans la fournaise,
et les a agréés comme un parfait holocauste.
Au temps de leur récompense, ils brilleront;
comme des étincelles ils courront à travers le chaume.
Ils jugeront les nations et domineront les peuples
et le Seigneur régnera sur eux à jamais.
Eux qui ont mis en lui leur confiance, ils comprendront [la vérité;
ses fidèles habiteront avec lui dans l'amour;
car la grâce et la miséricorde sont pour les élus.

(Sag., III, 1-12.)

... l'espoir de l'impie est comme le duvet que le vent [emporte,
. . . . . .
Mais les justes vivent éternellement;
leur récompense est auprès du Seigneur,
et le Tout-Puissant a souci d'eux.
C'est pourquoi ils recevront de la main du Seigneur
le magnifique royaume et le splendide diadème.
. . . . . .

(Sag., V, 14-17.)

Si belles que soient ces promesses, Bossuet n'y voit que des « étincelles », et il écrit :

La loi de Moïse ne donnait à l'homme qu'une première notion de l'âme et de sa félicité... Encore donc que les Juifs eussent dans les écritures quelques promesses des félicités éternelles et que, vers le temps du Messie où elles devaient être déclarées, ils en parlassent beaucoup davantage, comme il paraît par les livres de la Sagesse et des Macchabées; toutefois cette vérité faisait si peu un dogme formel et universel de l'ancien peuple que les Sadducéens, sans le reconnaître, non seulement étaient admis dans la synagogue, mais encore élevés au sacerdoce. C'est

un des caractères du peuple nouveau de poser pour fondement de la religion la foi de la vie future et ce devait être le fruit de la venue du Messie [9].

Écoutons donc Notre-Seigneur et ses Apôtres.

Les divins paradoxes des béatitudes évangéliques, par où Jésus renverse si complètement les valeurs du monde et de la Sagesse charnelle, se rapportent tous à la béatitude céleste, au royaume de Dieu au-delà du temps. Les béatitudes disent les modalités et les conditions du mérite et l'immensité de la récompense. La vision de Dieu désignée en propres termes ou par métaphores renferme en soi les prix merveilleusement appropriés par l'amour du Père à toutes les formes et à tous les aspects des œuvres et épreuves des vertus : pauvreté, douceur, miséricorde, justice, pureté, patience, vivifiées par l'amour.

Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des Cieux est à eux.

Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la Terre.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés fils de Dieu.

Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice, parce que le royaume des Cieux est à eux.

Bienheureux serez-vous, quand on vous insultera et persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi.

9. *Discours sur l'histoire universelle*, IIe partie, ch. xix. Cité par le P. M.-J. Lagrange, *Le Judaïsme avant Jésus-Christ*, p. 343.

Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les Cieux !

(Matth., v, 3-12; cf. Luc, vi, 20-23.)

C'est surtout en saint Jean que Jésus explique les conditions de l'entrée dans le Royaume céleste : la renaissance par l'eau et l'Esprit, la manducation par la foi du pain vivant descendu du ciel, la grâce dont la gloire est l'épanouissement (l'eau qui jaillit en vie éternelle). C'est l'Apôtre bien-aimé qui rapporte les prières du Fils que le Père exauce toujours, qui seront définitivement exaucées dans le ciel. Dans sa grande prière sacerdotale, après la Cène, Jésus dit, les yeux levés au ciel :

Père, l'heure est venue; glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie, puisque tu lui as donné autorité sur toute chair, afin que tout ce que tu lui as donné, il leur donne la vie éternelle. Or la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus, le Christ.

. . . . . .

Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, ils soient avec moi, afin qu'ils voient la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la création du monde. Père juste ! le monde ne t'a pas connu, mais moi, je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que c'est toi qui m'as envoyé, et je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et que je sois moi aussi en eux.

(Jean, xvii, 1-3; 24-26.)

Le même saint Jean écrit dans sa première épître :

Voyez quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés et soyons en effet enfants de Dieu... Mes bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; mais nous savons qu'au temps de cette manifestation, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est.

(I Jean, iii, 1-3.)

Nous verrons Jésus et donc aussi son Père, car, dit-il à Philippe, « Qui me voit, voit mon Père », son Père est en lui et il est en son Père, son Père et lui sont un; il l'a dit et Jean en témoigne.

C'est saint Jean encore qui a vu, à Pathmos, la multitude des bienheureux marqués du sceau, l'Église-Épouse, les noces de l'Agneau, l'exultation et la gloire des saints qui voient Dieu.

Il a vu les « douze mille » de chaque tribu. Et les autres, innombrables.

> Après cela, je vis une foule immense que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue. Ils étaient debout devant le trône et devant l'Agneau; vêtus de robes blanches et tenant des palmes à la main. Et ils criaient d'une grande voix, disant : le salut est à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau! Et tous les anges se prosternèrent devant Dieu : Amen! la bénédiction, la gloire, la sagesse, l'action de grâces, l'honneur, la puissance et la force à notre Dieu, dans les siècles des siècles! Amen...
>
> Ceux-ci sont ceux qui viennent de la grande tribulation et ils ont lavé leurs robes et ils les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. A cause de cela, ils sont en face du trône de Dieu, et ils lui rendent leur culte de jour et de nuit dans son temple, et celui qui est assis sur le trône étendra sa tente sur eux. Ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif, et jamais ne tombera sur eux le soleil ni aucune ardeur brûlante, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône sera leur berger et les guidera vers les sources des eaux de la vie; et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux.

Saint Jean a vu les vierges suivant l'Agneau partout où il va; il les a entendues chanter le cantique réservé. Il a entendu l'armée des saints acclamer Dieu et l'Agneau immolé, le Christ rédempteur :

> J'entendis comme une grande voix, une foule nombreuse dans le ciel [d'élus] qui disaient : Alleluia! le salut et la gloire et l'honneur et la puissance sont à no-

tre Dieu, parce que véridiques sont ses jugements... Et une voix sortit du trône disant : « Louez notre Dieu, [vous] tous ses serviteurs, [et] ceux qui le craignent, les petits et les grands ! » Et j'entendis une voix d'eaux abondantes, et comme une voix de puissants tonnerres, qui disaient : « Alleluia ! car il a établi son règne, le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant. Réjouissons-nous, et soyons dans l'allégresse ! et nous lui donnerons la gloire, parce qu'elles sont arrivées les noces de l'Agneau, et son épouse s'est préparée, et il lui a été donné de s'envelopper de pur byssus éclatant. Car le byssus, ce sont les actes de justice des saints. » Et il me dit : « Écris : heureux ceux qui ont été appelés au festin des noces de l'Agneau. »

Le voyant de Pathmos a contemplé l'habitacle renouvelé des saints après le Jugement.

Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés et la mer n'existe plus. Et la ville sainte, Jérusalem nouvelle, je la vis qui descendait du ciel, auprès de Dieu, préparée comme une fiancée qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis une grande voix, venue du trône, qui disait : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et lui-même sera Dieu avec eux; et il essuiera toute larme de leurs yeux et la mort n'existera plus; ni deuil, ni cri, ni peine n'existera plus, parce que les premières choses s'en sont allées. »

Et il dit, Celui qui était assis sur le trône : « Voici que je fais nouvelles toutes choses... Moi, je suis l'Alpha et l'Oméga, le principe et la fin. Moi, à qui a soif je donnerai de la source de l'eau de la vie gratuitement. Le victorieux, il héritera de ces choses, et je lui serai Dieu, et lui me sera un fils » (XXI, 1-7).

Ayant décrit à nouveau la Jérusalem céleste, aux fondements de pierres précieuses, dont les douze portes sont douze perles, la place et les rues d'or pur, il ajoute :

Et de temple, je n'en vis pas en elle; car le Seigneur

Dieu le Tout-Puissant en est le temple ainsi que l'Agneau. Et la ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour qu'ils brillent sur elle, car la gloire de Dieu l'a illuminée et son flambeau est l'Agneau (XXI, 22-23).

. . . . . .

Et aucun objet de malédiction ne sera plus. Et le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle, et ses serviteurs l'adoreront, et ils verront son visage et son nom sera sur leurs fronts. Et il n'y aura plus de nuit, et ils n'ont pas besoin de lumière, de flambeau, ni de lumière du soleil, parce que le Seigneur Dieu étendra sa lumière sur eux, et ils régneront dans les siècles des siècles (XXII, 3-5).

On le voit, les visions prophétiques de saint Jean ont pour objet l'Église triomphante dans son ensemble, le Royaume de Dieu et ce qu'on pourrait appeler les célestes liturgies plutôt que la béatitude intérieure irreprésentable des élus. Cette plénitude de bonheur est pourtant indiquée, négativement : absence de larmes et de douleurs..., et positivement par l'exultation, les louanges, les chants qui en témoignent et en rendent éternellement grâce à Dieu et à l'Agneau.

Il importait que l'accent fût mis sur le bonheur en commun de tout le Corps mystique. Les saints insisteront volontiers sur la joie que donne à chaque élu la communion consciente avec tous les autres.

Saint Pierre, prince des apôtres, ne s'étend pas longuement sur la béatitude céleste, mais c'est lui qui définit la grâce comme semence de la gloire « participation de la nature divine ». Et il annonce : « Quand le Prince des pasteurs paraîtra, vous recevrez la couronne de gloire qui ne se flétrit jamais » (I Petri., v, 4).

Cette couronne toute spirituelle et immarcessible est la gloire même et la vision de l'essence divine.

Saint Paul, l'apôtre des Gentils, insiste à plusieurs reprises sur la fermeté de l'espérance de la gloire, notre qualité d'héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ, l'absence de proportion entre la brièveté de nos souffrances et tribulations d'ici-bas et le poids éternel de gloire

qui sera manifestée en nous quand nous serons pour toujours avec le Seigneur. En vue de cette gloire, il désire mourir, déloger du corps.

Étant donc justifiés par la foi, gardons la paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui nous devons d'avoir eu accès par la foi à cette grâce dans laquelle nous sommes et de nous glorifier, [appuyés] sur l'espérance de la gloire de Dieu (Rom., v, 2).

Or si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers; héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ, s'il est vrai que nous souffrons avec lui pour être glorifiés avec lui, car j'estime que les souffrances du temps présent ne sont point en proportion avec la gloire qui doit être manifestée en nous. Car l'attente impatiente de la créature aspire à la manifestation des fils de Dieu (Rom., VIII, 18-19).

La [charge] légère de notre affliction du moment forme pour nous sans mesure, pour dépasser toute mesure, un poids éternel de gloire, à nous qui ne regardons pas aux choses qui se voient, mais celles qui ne se voient pas, car celles qui se voient sont passagères, et celles qui ne se voient pas sont éternelles (II Cor., IV, 17-18).

Quand le Christ, votre vie apparaîtra, alors vous apparaîtrez vous aussi avec lui dans la gloire (Col., III, 4).

Prenant donc courage en toute circonstance et sachant trop que, domiciliés dans ce corps, nous restons en exil loin du Seigneur, car c'est dans la foi que nous marchons, non dans la réalité vue... Mais nous prenons courage, et nous aimons encore mieux nous exiler du corps et aller prendre domicile près du Seigneur (II Cor., v, 6-8).

Saint Paul oppose les clartés de la vision du ciel, aux obscurités de la foi, la plénitude de la connaissance céleste aux imperfections, aux limites de notre connaissance de Dieu ici-bas, l'épanouissement, la maturité de la gloire à l'enfance de la grâce; il affirme avec une certitude triomphante la disparition de tout ce qui est partiel, limité, attente de l'espérance, quand sera ve-

nue la possession inamissible. Et il célèbre la permanence de la charité, l'identité spécifique de la charité du ciel, réglée par la vision, et de celle de la terre, éclairée encore par l'obscure foi. Il dit tout cela dans son sublime éloge de la charité, qui s'achève ainsi :

> La charité jamais ne tombe de son rang; qu'il s'agisse de prophéties, elles deviendront inutiles : qu'il s'agisse de langues, elles cesseront, qu'il s'agisse de gnose, elle deviendra inutile. Car c'est partiellement que nous connaissons et nos prophéties ne sont que partielles. Mais quand sera venu l'achèvement, ce qui est partiel deviendra inutile. Lorsque j'étais petit enfant, je parlais... je pensais... je raisonnais comme un enfant; lorsque que je suis devenu homme, j'ai rejeté comme inutile ce qui était du petit enfant. Pour le moment, en effet, nous regardons dans un miroir, en énigme, mais alors [ce sera] face à face. Pour le moment, je connais partiellement, mais alors je reconnaîtrai de même manière que j'ai été reconnu. Au temps présent subsistent bien la foi, l'espérance, la charité, ces trois choses; mais la plus grande d'entre elles est la charité (I Cor., XIII, 8-12).

La récompense des élus selon saint Paul est quiétude et repos, satisfaction surabondante de tout désir légitime, et par-dessus tout l'union avec Jésus notre chef et avec Dieu son Père dans la paix et le bonheur sans fin, inexprimable, dépassant toute idée et tout espoir (cf. II Thess., I, 7; I Cor., II, 9).

Et ce bonheur durera éternellement, le corps glorifié participant, après la résurrection, à la béatitude de l'âme. Tel est l'enseignement de l'Écriture.

Les Pères de l'Église commenteront les divines promesses de voir Dieu [10]. Ils n'oublieront pas de mentionner les divers éléments de la béatitude. Ils expliqueront avec prédilection les textes sacrés qui annoncent

10. Cf. les textes cités dans *La Vie Spirituelle* du 1er novembre 1938.

la proportion des degrés de clarté de la gloire à la diversité des mérites et de l'amour avec lesquels les âmes auront émigré de la vie.

La théologie des docteurs et des saints

Les divines promesses contenues dans l'Écriture, les commentaires et traités des Pères, mais avant tout les définitions de l'Église déterminant le sens exact des Écritures et le contenu de la tradition dont les Pères sont les témoins, forment la base du travail des théologiens qui cherchent à pénétrer, à ordonner en corps de doctrine les enseignements de la révélation.

Abstraction faite de toute controverse, essayons de caractériser les éléments qui, selon l'Évangile, selon tous les Pères, selon l'unanimité des théologiens, entrent comme éléments composants de la béatitude du ciel : la vision, l'amour, la joie et la paix [11].

La Vision. — Les bienheureux voient Dieu, non pas seulement par le reflet de ses perfections dans les créatures sensibles ou par son rayonnement merveilleux dans le monde des esprits purs, mais ils le voient sans intermédiaire aucun, mieux qu'on ne voit ici-bas, des yeux de chair, ses parents et ses amis, car Dieu étant tout spirituel est intimement présent dans leur intelligence qu'il éclaire en lui donnant la force de supporter

11. Je m'inspire pour ce qui suit de belles pages du P. Garrigou-Lagrange dans *Perfection chrétienne et contemplation*, I, pp. 133-137, et résume mes propres articles : *L'amour de Dieu au ciel*, t. XXX, pp. 225-239; *L'amitié des saints au ciel*, t. XXXI, pp. 5-17; *Béatitude et connaissance des créatures*, t. XXXIV, suppl. pp. [1-22]. J'illustre cette doctrine par des textes de Ruysbroeck, *La foi chrétienne*, trad. des Bénédictins, t. V, pp. 250 sq.; sainte Catherine de Sienne, *Libro della divina dottrina*, Cap. XLI, *De la gloria de beati*; cf. trad. Hurtaud, t. I, pp. 131-137.

son éclatante splendeur. Entre Dieu et l'âme bienheureuse il n'y a même pas l'intermédiaire d'une idée, car aucune idée créée ne pourrait représenter, tel qu'il est en soi l'Être même, acte pur, infiniment parfait, pensée incréée et éternellement subsistante, lumière de vie et source de toute vérité. Les élus, même après la résurrection, ne peuvent exprimer leur contemplation par aucune parole même par aucun verbe intérieur. La Déité, telle qu'elle est en soi ne peut être exprimée que par la parole consubstantielle, le Verbe incréé, resplendissement de la lumière éternelle, miroir sans tache de la Majesté de Dieu et image de sa bonté. Cette vision de Dieu face à face l'emporte infiniment par son objet, non seulement sur la plus sublime philosophie, mais sur la plus haute connaissance naturelle des anges. Le bienheureux voit toutes les perfections divines unies, identifiées dans leur source commune, la Déité; il voit comment la miséricorde la plus tendre et la Justice la plus inflexible procèdent d'un seul et même amour, infiniment généreux et infiniment saint, Amour du Souverain Bien, qui veut se communiquer le plus possible, mais qui a un droit imprescriptible à être aimé par-dessus tout, et qui unit admirablement ainsi la Justice et la Miséricorde dans toutes les œuvres de Dieu. Il voit comment cet amour, même en son bon plaisir le plus libre, s'identifie avec la pure Sagesse, comment il n'est rien en lui qui ne soit sage et rien dans la Sagesse qui ne convertisse en amour; il voit comment cet amour s'identifie avec le Souverain Bien, aimé de toute éternité, comment toutes ces perfections s'harmonisent et ne font qu'un dans l'essence même de Celui qui est. Il contemple la vie intime de Dieu, la Déité même, pureté et sainteté absolues, il perd son regard dans l'infinie fécondité s'épanouissant en trois personnes divines; il voit l'éternelle génération du Verbe, « splendeur du Père et figure de sa substance ». Il voit, dans un ravissement sans fin, l'ineffable aspiration du Saint-Esprit, ce torrent de flamme spirituelle, terme de l'amour commun du Père

et du Fils, lien qui les unit éternellement dans la plus absolue diffusion d'eux-mêmes. Et en Dieu, dans l'acte même de vision de la divine essence (*in Verbo*), ou bien par l'illumination et révélation spéciale de Dieu et du Christ (*extra verbum*), au moins après le jugement, l'âme béatifiée verra, comme dit le poète théologien, « relié par l'amour, ainsi qu'en un livre, tout ce qui s'effeuille dans l'univers ». Nous verrons et nous connaîtrons, sans nul effort, la nature propre de chacun des anges, plus nombreux selon saint Thomas, que les étoiles du ciel, la nature de chaque être sorti des mains de Dieu, notre nature humaine, objet ici-bas où nous « connaissons en partie » de tant de sciences particulières qui sont si loin de l'épuiser. Nous connaîtrons les œuvres mystérieuses de la grâce dans les anges et dans les hommes, l'élévation des anges, la fidélité des bons et la chute des rebelles. Nous connaîtrons, dans sa splendeur, le plan divin du salut de l'homme, le mystère caché avant les siècles et dont le Christ est la vivante réalisation, l'incarnation et la rédemption, tous les trésors de sagesse et de science de l'âme du Sauveur, toute la perfection de sa très sainte humanité, les intimes pensées et l'amour de son cœur, le mystère eucharistique..., le mystère de douleur de la Passion, nous lirons comme à livre ouvert, en Dieu, tout l'Évangile du Fils de Dieu. Nous connaîtrons parfaitement les mystères de grâce de la Vierge, ses privilèges réservés, sa maternité divine, raison de tous les autres, sa sainteté, son rôle maternel dans le salut des âmes. Nous connaîtrons au ciel les apôtres que Jésus choisit et qui prêchèrent son Évangile, les saints de l'un et l'autre Testament, les grandes âmes royales qui ont le mieux reproduit les traits du Christ crucifié, les martyrs, les confesseurs, les vierges. Nous connaîtrons tout le mystère de l'Église et de la communion des saints, les merveilleux échanges spirituels entre les amis de Dieu. Nous verrons le dernier pourquoi des événements providentiels et des crises de l'histoire, la raison d'être de tout

ce qui nous déconcerte, et comment, à travers tout, la Providence d'amour a conduit ses élus au salut, l'édification de la cité de Dieu, la victoire finale du Christ aidé par l'amour de ses saints, le triomphe éternel du Rédempteur, le règne avec lui de tous ses rachetés et la remise par lui de son royaume à son Père. Sur tous ces mystères auxquels, voyageurs, nous adhérons aujourd'hui dans la foi obscure, nous aurons d'autant plus de lumière que notre foi aura été plus méritoire, que nous aurons mieux lutté pour la garder et la confesser dans la tentation, mieux travaillé à la propager.

Sous le regard et dans la lumière de Dieu, les saints se connaissent entre eux. *Invicem vident et sua societate gaudent in Deo*, dit saint Augustin. Au titre de membre de la Cité céleste, chaque ange bienheureux et chaque élu connaissent personnellement tous les autres. Dante le savait, qui décrit les cercles de l'immense rose du paradis où Béatrice, puis saint Bernard lui montrent les saints et la très douce reine de tous les saints, Marie.

L'Amour. — Qui peut dire l'amour que fait naître dans le cœur des élus cette vision? Amour de Dieu si fervent, si fort, si absolu, que rien ne pourra jamais le détruire, ni l'attiédir, ni en retarder l'élan irrésistible vers son objet. Cet amour suit nécessairement la vision béatifique du Souverain Bien, il est aussi spontané que possible, mais il n'est plus libre. La volonté, faculté du Bien, est libre par rapport à tout bien fini qui n'est pas le Bien absolu clairement vu comme tel. La volonté humaine reste libre ici-bas à l'égard du Bien infini parce que l'intelligence humaine ne le voit pas, et ne le connaît qu'obscurément; elle peut donc résister à son attrait, obéir à sa loi ou se révolter contre elle en péchant; mais lorsque l'intelligence voit immédiatement l'infinie bonté de Dieu, la volonté l'aime nécessairement. Le Bien infini s'offrant sans voile dans sa propre lumière comble la puissance d'aimer créée et la ravit. Quand la gloire divine apparaît dans sa splen-

deur, les désirs du cœur sont assouvis, sa soif de bonheur parfaitement étanchée; il ne peut pas ne pas répondre par l'amour à la Bonté et à l'Amour subsistants; il est emporté et heureux sans mesure de l'être. *Amor meus, pondus meum*, dit encore saint Augustin. La volonté des saints qui voient Dieu adhère à lui, se porte nécessairement vers lui de toute sa force et de tout son poids, elle n'a plus aucune énergie disponible pour suspendre son acte, pour l'interrompre même un instant : la continuité d'une vision sans fatigue entraîne la continuité d'un acte d'amour éternel. Cet amour céleste est tout pénétré d'admiration, de respect, de gratitude; mais il est surtout amitié, il a une simplicité, une profondeur d'intimité qu'aucune affection humaine naturelle ne saurait avoir, mais dont la charité des saints parvenue dès ici-bas à ce que saint Jean appelle l'égalité d'amour permet de pressentir. C'est un amour parfait de complaisance en tous les attributs divins : sainteté, justice, miséricorde, puissance infinie; c'est un amour de soumission à tous les décrets de la Providence.

Cet amour pour Dieu s'étend à tous ceux que Dieu aime éternellement et béatifie. Les élus aiment en Dieu et pour Dieu, parce que Dieu les aime, les anges bienheureux et les saints, ils se complaisent dans les prédilections divines pour les plus grands, ils se conforment de la manière la plus spontanée à l'ordre même de l'amour, sans avoir rien à sacrifier de la douceur des prédilections et des intimités bénies de Dieu qui les joignaient ici-bas, époux, enfants et parents, amis choisis. Ceux que les élus ont aimés davantage sur la terre, même d'une tendresse que la charité surnaturelle soumettait à la loi ne sont pas nécessairement les plus saints, mais l'intimité céleste d'un saint avec le plus humble des élus le touchant de plus près est incomparablement plus douce, plus tendre, dans une absolue pureté, qu'elle ne pouvait l'être sur la terre avec ceux qui lui étaient légitimement le plus chers. Les préférences de charité qu'entraîne la hiérarchie des saintetés ne

nuisent en rien à la douceur du commerce d'amitié avec les bien-aimés de la terre retrouvés au ciel, et la jalousie, ni rien qui ressemble à son tourment, ne peut plus mordre aucun cœur. Jusqu'au Jugement dernier, cet amour s'épanouira en zèle aussi ardent que paisible pour la gloire de Dieu sur la terre : « Le désir des bienheureux est de voir Dieu le Père, explique sainte Catherine. Mon honneur réalisé en vous, pèlerins voyageurs qui courez toujours vers le terme de la mort. En désirant mon honneur, ils désirent votre salut et sans cesse ils me prient pour vous. » Ce zèle est sans tourment, car rien ne peut plus inquiéter ni troubler l'âme fixée dans la volonté souverainement sainte et sage et juste de Dieu. Catherine de Sienne écrit encore : « Les saints et toute âme qui possède la vie éternelle ont le désir du salut des âmes sans éprouver la peine. Leur peine s'est terminée à leur mort, mais non le sentiment de la charité. »

Quand sera définitivement clos le nombre des élus, l'adoration la plus spontanée et la plus aimante des desseins de miséricorde et de justice réalisés par la Sagesse et la Providence montera des cœurs unanimes des élus : Dieu révèle à sainte Catherine : « Leur volonté est si unie à la mienne que si un père, une mère voit son fils en enfer ou un fils sa mère, ils n'en éprouvent aucun souci. Ils sont même contents de les voir punis comme mes ennemis [12]... » Saint Thomas d'Aquin avait expli-

12. Cela paraîtra bien dur. Un Nicolas Berdiaeff ne peut accepter l'idée que quelqu'un avec qui il aura pris le thé soit damné et lui sauvé. C'est une des raisons qu'il donne et répète de sa conviction de l'irréalité de l'enfer selon la doctrine catholique. Nous ne pouvons que redire à ce propos ce que nous avons déjà écrit ici-même : « La miséricorde des élus n'est pas une passion qui les attriste. C'est une volonté délibérée de faire du bien et de venir en aide à la misère. Vouloir le salut des pécheurs encore susceptibles de salut est sans préjudice de la divine justice, c'est vouloir une conversion encore possible. L'instinct de la charité nous y pousse. C'est toute la raison d'être du zèle sans tristesse ni passion des saints

qué que les élus ont pour les damnés les sentiments mêmes de la justice de Dieu. Rien, certes, de la joie mauvaise promise par quelques apocryphes aux élus témoins du châtiment des méchants, mais la complaisance de l'amour dans la justice divine.

dans la patrie, comme c'est la raison de la tristesse et du zèle douloureux des amis de Dieu sur la terre.

« Mais les damnés sont désormais incapables de repentir, de conversion et donc de salut. Leur damnation irrémédiable est souverainement juste et l'on ne pourrait refuser d'y souscrire, de l'approuver qu'en se mettant en rébellion contre l'éternelle justice. Attitude inconcevable dans une âme qui voit Dieu, qui voit sa justice resplendir dans le châtiment des pécheurs comme sa miséricorde éclater dans le salut des saints, qui voit la miséricorde à l'œuvre jusque dans l'enfer où les damnés ne sont pas punis autant qu'ils le méritent.

« Non seulement les élus n'auront aucune tristesse de la damnation d'aucun pécheur quel qu'il soit, pour cette raison commune qu'ils ne peuvent plus souffrir, mais ils ne voudront pas, même sans souffrance, la conversion désormais impossible d'aucun damné. Ils ne voudront pas son soulagement, car le damné est toujours incapable et se rend perpétuellement indigne de tout allégement. Si nous voyions ce qu'est, par sa seule faute, l'âme d'un damné, son obstination dans le mal, l'affreuse rébellion de son cœur contre Dieu, sa froideur glaciale pour ceux qu'il aimait encore, quoique bien mal, ici-bas, l'horrible perfection de la haine dont, comme amis de Dieu, les élus seront l'objet de sa part, nous ne nous étonnerions plus de ne pouvoir plus l'aimer ni souffrir d'un malheur dont, en définitive, il sera seul responsable et ne veut pas être délivré.

« Quand nous verrons comme les saints du ciel ce qu'est le péché, ce qu'est Dieu que le péché offense, le reste de scandale que cette doctrine laisse peut-être en nos cœurs, parce que notre charité est trop faible, tiède, mêlée, se dissipera comme un nuage sous les rayons du soleil de midi. »

Le scandale est déjà dissipé pour les saints qui disent avec tant de sérénité — eux si aimants, si zélés, si douloureux à la pensée que des âmes se perdent — que les élus ne s'attristent pas du châtiment des damnés même qui leur furent proches. Que cette certitude nous aide à comprendre le mystère d'iniquité du péché mortel d'impénitence finale, qui creuse un si profond, un si infranchissable abîme : « *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est* », dit Abraham, dans la parabole évangélique, au mauvais riche « enseveli en l'enfer ». Que la crainte de ne plus aimer et de n'être pas

La Joie. — La joie, l'exultation et la paix procédant d'une telle vision et d'un tel amour sont pareillement ineffables. Si la joie résulte de l'exercice harmonieux et parfait des puissances sur leur objet, quelle mesure tassée et débordante de joie ne reçoivent pas les élus de cette activité parfaite et sublime de leur intelligence divinisée par la lumière de gloire, de leur volonté transformée par la divine charité s'exerçant sur Dieu, la lumière et l'amour même! Si la paix est la tranquillité de l'ordre, quelle paix ne goûtent-ils pas, dans cet ordre de l'amour, dans cette unité des intelligences et des vouloirs adhérant tous parfaitement à Dieu, dans cette plénitude de joie rendant impossible tout désir et tout regret de ce qui n'est pas. « Les élus, dit saint Jean de la Croix, contemplent Dieu plus ou moins parfaitement, mais tous le voient, tous sont heureux et satisfaits, parce que leur capacité qui est en raison de leur mérite ici-bas est satisfaite. »

Joie et exultation *partagée*! Sainte Catherine de Sienne l'exprime admirablement en dictant ce que Dieu lui enseigna dans l'extase :

> « C'est dans l'amour que les élus jouissent en mon éternelle vision et qu'ils participent à ce bien que j'ai en moi-même, chacun à sa mesure, c'est-à-dire à la mesure de l'amour avec lequel ils sont venus à moi. Selon cette mesure il leur est fait mesure, parce qu'ils sont demeurés dans ma charité et celle du prochain, unis ensemble par la charité tant générale que particulière, qui procède d'une seule et même charité. Ils se réjouissent et ils exultent, partageant le bien l'un de l'autre par affection de charité, outre le bien universel qu'ils ont tous ensemble. Les saints se réjouissent et exultent aussi avec les anges parmi lesquels ils sont placés, selon les vertus diverses et variées qu'ils cultivèrent principa-

aimé éternellement soit pour tous un motif de fuir tout ce qui fait perdre ou expose au péril de perdre la charité sans laquelle il n'est pas de salut.

lement dans le monde, étant liés tous ensemble par le lien de la charité. Ils ont une participation singulière au bonheur de ceux qu'ils aimaient et qui les aimaient ici-bas intimement d'une dilection singulière. Par cet amour, ils croissaient en grâce et augmentaient en vertu. Chacun était à l'autre motif de manifester la gloire et la louange de mon nom en eux et dans le prochain. Cet amour, ils ne l'ont pas perdu dans la vie perdurable. Ils le gardent toujours, ils participent étroitement et avec plus d'abondance au bonheur l'un de l'autre, ajoutant ce bonheur à la commune béatitude. Je ne voudrais pourtant pas te laisser croire que ce bien particulier... ils l'ont seulement pour eux; il n'en est pas ainsi, mais il est partagé par tous les heureux habitants du ciel et par tous mes fils bien-aimés et par toute la nature angélique. Aussi, dès qu'une âme aborde à la vie éternelle, tous partagent le bien de cette âme, et cette âme partage le bien de tous. Non que sa coupe ou la leur puisse s'agrandir, ni qu'elle ait besoin de se remplir; non, elle est pleine et elle ne peut pas devenir plus grande, mais ils éprouvent une exultation, un contentement, une jubilation, une allégresse qui se renouvelle en eux par la vue de cette âme. Ils voient que par miséricorde, elle a été enlevée de la terre dans la plénitude de la grâce et ils se réjouissent en moi du bonheur que cette âme a reçu de ma bonté. »

Le bienheureux ermite du Groenendael, Jean de Ruysbroeck, expose ainsi la même doctrine :

Chaque saint aura sa récompense particulière, selon ses mérites et sa sainteté, mais il y aura aussi une récompense accidentelle, en relation avec la multitude des saints. Chacun, en effet, se réjouira de la béatitude de l'autre comme de la sienne propre. Mais toutes les récompenses et les joies que chacun aura en lui-même et en tous les autres sont le secret de Dieu qu'il ne révèle que selon son bon plaisir. Là nous posséderons sagesse, connaissant et sachant tout ce que nous voudrons. Là nous aurons toute puissance; car nous serons rois et enfants de Dieu, agissant en toute liberté. Notre richesse sera si

grande, que nous en serons inondés et en aurons plus que nous ne pourrons en saisir; beauté éternelle et impérissable, paix sans fin et inaltérable, richesses surabondantes, affluence de toute béatitude, de bonté et de jeunesse immortelle. Rien dès lors qui puisse donner tristesse, tout au contraire pour réjouir : allégresse et abondance de bonheur seront si grandes, si nombreuses et si profondes, qu'elles défieront tout calcul, toute mesure ou pensée, toute description et manifestation quelconque. Ce sera au-delà de tout ce que nous pouvons penser ou imaginer, dépassant tous désirs ou puissance d'imagination. C'est que Dieu lui-même, incompréhensible et infini veut être notre récompense, notre joie et notre allégresse. Et il dit : « Bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur », nous serons, en effet, comblés et déborderons de la gloire divine, et ainsi nous entrerons dans la joie de Notre-Seigneur, qui est sans mesure et sans fond. Et là nous perdrons et resterons essentiellement dans une fruition éternelle. Et cette vision et cet amour et cette joie dureront sans interruption, sans sommeil, éternellement, tant que Dieu sera Dieu !

La participation à la vie et à la béatitude divines est participation à l'éternité, *immuable* présent. Il faut écarter toute idée qu'un tel bonheur puisse engendrer la satiété et son ennui. C'est une faim et une soif toujours pleinement rassasiées, un rassasiement qui est en même temps faim et soif. Un désir immuable qui possède toujours parfaitement son objet, une possession qui ravive le désir qu'elle comble. Un moment qui dure toujours ! Catherine de Sienne l'a bien compris : « Toujours elle [l'âme] me désire et toujours elle me possède. Aussi son désir n'est-il jamais vain, mais ayant faim elle est rassasiée, et rassasiée elle a encore faim. Elle échappe ainsi au dégoût de la satiété comme à la souffrance de la faim. » Et Ruysbroeck dit à ce sujet :

La bonté infinie [de Dieu], plus douce que le miel, nous remplira de suavité, nourrira et pénétrera notre âme et notre corps [après la résurrection], et de cette bonté sans mesure nous aurons toujours faim et soif.

Sentir cette faim et cette soif sera cause d'une permanence et d'un renouvellement continu du goût céleste et de la nourriture divine; et c'est la vie éternelle... On y est englouti dans la satiété au-dessus de toute faim qui y peut pénétrer, car il n'y a plus là qu'unité.

Une telle vie est *repos*, *quiétude* ineffable, mais non oisiveté. Elle est souveraine activité. Écoutons encore Ruysbroeck nous l'expliquer :

Par l'amour nous saisirons l'amour et l'amour nous saisira. Possédant Dieu, nous serons possédés par lui en unité, et jouissant de lui, nous nous reposerons avec lui dans la béatitude. Cette fruition sans mode, et ce repos superessentiel constituent le plus haut sommet de la béatitude. Là, tous les esprits aimants s'endormiront dans la ténèbre superessentielle (c'est-à-dire la clarté translumineuse), toujours vivant néanmoins et éveillés à la lumière de gloire, chacun à sa place et à son rang avec toute la beauté et l'activité glorieuse...

Que personne ne vous trompe en parlant de fausse oisiveté, car ce que je vous dis maintenant est attesté par notre foi et par la Sainte Écriture; c'est une vérité éternelle. Nous aimerons et nous jouirons, nous *agirons* et nous nous reposerons, nous nous exercerons et posséderons tout cela dans un éternel présent sans avant ni après. Et si l'on vous dit le contraire, n'y ajoutez pas foi...

Résumé et conclusion : le désir du ciel

Un vieil auteur anonyme, nourri de la moelle des Pères et surtout de saint Augustin, résumait toute la doctrine chrétienne en chantant ainsi la béatitude du ciel :

Qu'il est glorieux le royaume en lequel, avec vous Seigneur, règnent tous les saints, entourés de lumière comme d'un vêtement... O Royaume de la béatitude éternelle, où vous Seigneur, espoir des saints et leur gloire, face à face vous serez vu par les élus, les inondant de

joie de toutes parts, en votre paix qui dépasse tout sentiment. Là est la joie infinie, la joie sans tristesse, la santé sans douleur, l'existence sans labeur, la lumière sans ténèbres, la vie sans mort; tout bien sans nul mal. La jeunesse ne vieillit pas, la vie n'a pas de terme, jamais, la beauté ne pâlit, ni l'amour ne s'attiédit, ni la santé ne fléchit, ni la joie ne décroît, jamais. On ne sent pas de douleur, on n'entend pas de gémissements, on ne voit rien de triste, la joie est perpétuelle, on ne redoute aucun mal, car on y possède le souverain bien qui est de voir toujours la face du Seigneur des armées angéliques...

Quand nous parviendrons à vous, source de sagesse, à vous lumière indéfectible, à vous lumière inextinguible, au point de vous voir non plus dans un miroir, en énigme, mais face à face, alors notre désir sera rassasié de biens. Rien à désirer en dehors de vous, Seigneur, bien suprême, récompense des bienheureux et leur diadème de gloire, joie éternelle sur leur tête, les pacifiant au dedans, au dehors, dans votre paix supérieure à toute science. Là nous vous verrons, nous vous aimerons, nous vous louerons. Nous verrons dans votre lumière votre lumière...

Quelle lumière? Lumière immense, lumière incorporelle, lumière incorruptible, lumière incompréhensible, lumière indéfectible, lumière inextinguible, lumière inaccessible, lumière incréée, lumière véridique, lumière divine qui illumine les yeux des anges, réjouit la jeunesse des saints, lumière des lumières et source de vie, vous-même, Seigneur mon Dieu!

Vous êtes la lumière, en la clarté de laquelle nous verrons la lumière, c'est-à-dire vous en vous, dans la splendeur de votre visage, parce que nous vous verrons face à face.

Qu'est-ce voir face à face, sinon ce que dit l'apôtre? Connaître comme je suis connu. Connaître votre Trinité, c'est la voir face à face. Connaître la puissance du Père, la sagesse du Fils, la clémence du Saint-Esprit, l'unique et indivise essence de la Trinité souveraine elle-même, c'est là voir la face du Dieu vivant.

C'est la béatitude plénière et toute la gloire de l'homme de voir la face de son Dieu, de voir Celui qui a fait le ciel et la terre, de voir Celui qui l'a fait lui-même,

qui l'a sauvé, qui l'a glorifié. Il le verra en le connaissant, il l'aimera d'amour, il le louera en le possédant...

Votre vision est toute la récompense, tout le prix, toute la joie que nous attendons... C'est la vie éternelle de vous connaître, seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé au monde par la vertu de l'Esprit-Saint, Vous trine en personne, un en essence, Dieu seul saint, hors lequel il n'est pas de Dieu !

Alors nous aurons ce que nous cherchons, la vie éternelle que vous avez préparée à ceux qui vous aiment, que vous cachez pour ceux qui vous craignent, que vous devez donner à ceux qui cherchent toujours votre face ![13]

Désirons ardemment le ciel. Aspirons à voir Dieu, à le voir sans délai, dès que la mort aura brisé nos entraves. En vue de la vie éternelle, servons Dieu de tout notre cœur, aimons-le de toutes nos forces, acceptons les épreuves qu'il nous destine pour nous préparer à le voir, à l'aimer, à jouir de lui. Le désir du ciel et de ses joies n'est pas égoïsme, l'espérance de la divine récompense n'a rien de mercenaire. Chrétiens, disciples de Jésus et non disciples de Kant, n'ayons pas peur du vieux mot biblique, évangélique, chrétien, de « récompense » : *Ecce ego ero merces magna tua nimis.* Le désir du ciel est charité, amitié divine, amour de Dieu pour lui-même et de nous-mêmes en Dieu et pour Dieu, s'il est désir de voir Dieu pour l'aimer enfin « à égalité d'amour », s'il nous fait aspirer à l'ineffable douceur de la vision, de l'amour, de la joie et de la paix célestes, *afin que* notre béatitude en Dieu soit éternellement louange de gloire à la Trinité bienheureuse et à son amour miséricordieux, louange de gloire et exaltation du nom adorable de Jésus, le Sauveur.

Fribourg.

fr. M.-Benoît Lavaud, O. P.

13. *Soliloquiorum liber*, inter Augustini opera, Éd. des Bénédictins de Saint-Maur, t. VI, 582-583.

Le Règne de Dieu d'abord

En quelques mots simples et droits, Jésus nous indique la voie. Il n'y a pas à craindre de se tromper, car il sait où elle va. Et voici qu'il nous donne la règle de nos recherches intimes et de toute notre vie par cette consigne lumineuse et nette : « Cherchez d'abord le Règne et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Nous voici ramenés d'un mot à l'essentiel. Sa parole a fait en nous la lumière en y faisant l'ordre. Et nous nous arrêtons. Nous sentons que nous avons trouvé la vérité, la voie qui conduit à la lumière, et nous supplions Dieu de daigner nous faire réaliser enfin cette vérité que si souvent nous avons vue et si souvent aussi oubliée.

***

Notre-Seigneur nous demande d'abord un désir incessant, et même plus qu'un désir, une recherche. On peut se faire illusion sur des désirs qui ne sont au fond que des velléités, mais la recherche est un commencement de réalisation ; c'est un début de possession, et c'est pourquoi elle est comme la vie de l'âme selon la parole du psaume : « Recherchez Dieu sans cesse et votre âme vivra. »

Jésus veut que la recherche du Règne de Dieu et de sa justice intérieure en nous et dans le monde soit l'âme de notre vie. Il reconnaîtra ses brebis à ce signe. Certes, il nous apprend à nous abandonner filialement au Père qui est dans les cieux, mais non pas à être satisfaits de tout. L'Évangile abonde en formules incisives qui viennent bousculer une fausse paix où se cache beaucoup d'égoïsme. Ne faut-il pas être affamé de justice, et d'une justice qui surpasse celle des scribes et des pharisiens ? Ainsi, Jésus veut

nous apprendre à être une âme toujours vivante, toujours désireuse, affamée même de progrès intérieur. La loi qu'il nous donne est une loi de recherche, même lorsqu'on a déjà trouvé ou qu'on a cru trouver. Car, à celui qui a on donne encore, mais à celui qui n'a pas on enlève même ce qu'il croit avoir. Combien cette parole doit nous faire réfléchir si, après les premiers départs, on s'estime arrivé. Ainsi voit-on beaucoup de chrétiens et même beaucoup de prêtres qui ne recherchent plus rien. Où est cette quête du Règne que Jésus nous demande avec tant d'insistance ? Et si notre âme vit à condition de rechercher Dieu, comment s'étonner, dès lors, des tristesses, des dégoûts, des lassitudes de tant d'âmes qui n'ont plus cette recherche du Règne comme âme de leur vie ?

*
* *

Et Jésus nous demande que cette recherche du Règne passe avant tout. Il y a beaucoup de choses bonnes que nous désirons : le pain matériel, la paix, la joie. Et cependant ce n'est pas cela *d'abord* que Jésus veut que nous cherchions. Tout cela n'est que du surcroît donné dans la mesure où l'on a cherché l'unique nécessaire. Mais ce que l'on doit rechercher *d'abord*, c'est-à-dire ce qui doit nous occuper, ce qui doit être visé par l'intention profonde de l'âme c'est avant tout le Règne et sa justice. On n'exagérera jamais la portée infinie de cette parole.

Bien des âmes se consument dans la recherche de ce surcroît et s'étonnent de ne pas le trouver, alors que précisément Jésus nous a prévenus qu'il n'était donné qu'à condition de n'être pas cherché d'abord. C'est ainsi que beaucoup d'âmes sont toujours à la recherche de la paix ou de la joie sans se douter que c'est là un surcroît et que pour le recevoir il faut précisément ne plus le désirer d'abord, mais tendre toute son intention profonde dans la recherche du Règne et de sa justice. Jésus ne nous a pas dit de rechercher d'abord la paix ou la joie, mais d'abord le Règne de Dieu.

Et l'on pourrait dire la même chose à propos de la foi, ou plus exactement d'une certaine paix dans la foi. Beaucoup d'âmes, là aussi, recherchent d'abord, sans s'en douter, un surcroît, et il n'est pas dès lors étonnant qu'elles ne le trouvent pas. Ce qu'elles cherchent dans la foi c'est une tranquillité, une certitude apaisante, une joie. Elles

sont poursuivies par le désir de leur paix ou même de la paix, mais ce n'est pas encore là le Règne de Dieu et sa justice. Rechercher le Règne d'abord et par-dessus tout, c'est être prêt à lui sacrifier s'il le fallait sa paix ou sa joie, ou plus exactement c'est ne pas même penser à la paix ou à la joie, mais d'abord au Règne. Et dans le cas de la foi c'est obéir avant de voir, c'est désirer se donner plus encore que de voir, c'est chercher d'abord à faire la volonté de Dieu plus que désirer pour soi la lumière. Car « si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu il saura si ma doctrine vient de moi ou de Dieu », et « celui qui fait la vérité vient à la lumière ». Car si nous désirons la foi ce n'est pas d'abord notre paix que nous cherchons, c'est d'abord le Règne de Dieu. Et la foi, dans sa paix et sa lumière, est un surcroît que magnifiquement Dieu donne à ceux qui ne le cherchent pas ou ont appris à ne plus le chercher.

Car, en définitive, il n'y a que la vérité qui délivre, et notre cœur n'est vrai que lorsque Dieu a fait le grand tri dans nos désirs et nous a appris à ne plus rechercher d'abord que son Règne et sa justice.

*
* *

Les saints, qui de tous les chrétiens ont le mieux compris la doctrine du Christ, sont la preuve vivante de la vérité de sa parole. Ils n'ont recherché qu'une chose : le règne de Dieu en eux et dans le monde. Ils ont été tout absorbés dans cette recherche, et, sans qu'ils l'aient cherché, le surcroît promis leur a été libéralement donné. Tribulations, angoisses, tristesses ne leur ont pas manqué, mais on chercherait aussi en vain parmi eux une âme qui n'ait pas resplendi de paix et de joie. Saint Dominique passe des nuits à prolonger l'agonie de Jésus : « Seigneur, ma Miséricorde, que vont devenir les pécheurs ? » Et, en même temps, ses frères nous assurent que son visage était toujours souriant et apaisé.

C'est que notre demeure se trouve, par delà la joie ou la peine, dans le Royaume de Dieu, recherché ici-bas dans la foi ou possédé dans la vision. Mais ce que nous recherchons, c'est Lui qui est son Royaume, ce n'est pas nous.

Une voyante parisienne : Marie Rousseau[22]

(*Suite et fin*)

II

La femme qui écrivait ces lignes, plusieurs années avant la maladie et la retraite de M. Olier, ne montrait pas seulement que Dieu lui donnait, dans l'oraison, des clartés sur l'avenir; elle montrait aussi qu'elle connaissait, jusqu'en ses profondeurs, l'âme de celui qui se confiait si volontiers à elle, et qui considérait que Dieu même en avait fait sa mère spirituelle.

Il faut revenir sur cette liaison entre deux âmes que rien n'appelait à se rapprocher, et qui demeure un fait si curieux. Nous avons vu M. Icard la comparer aux amitiés les plus illustres de l'histoire des saints. N'al-

22. Voir *La Vie Spirituelle* du 1er mars 1939, pp. 263-280, et du 1er avril 1939, pp. 44-67.

lons pas si loin, et souvenons-nous d'ailleurs que, dans le monde des âmes, les comparaisons ne sont point des explications. Essayons de saisir ce qui a pu créer, entre M. Olier et Marie Rousseau, des liens invisibles, avant même qu'il pût savoir qu'elle serait associée un jour à son œuvre.

Olier est un mystique. Toute sa vie est inexplicable si on ne la situe d'emblée sur le plan surnaturel; si on ne met, au principe de toutes ses activités, non seulement le désir de servir Dieu uniquement, mais celui d'atteindre, au fond de son être, à cette union intime que saint Paul appelle « un même esprit avec Dieu ». Un jour, en oraison, il a entendu cette parole de Notre-Seigneur : « Il vous faut *consommer en moi*, afin que je fasse tout en vous. » Et il écrit dans ses *Mémoires* [22 bis] : « En ces temps-là, Vous me donniez, ô mon Dieu, de grands désirs de me convertir tout en Vous... Vous m'avez toujours donné ce désir, de n'être pas seulement votre image, mais *un autre Vous-même*, comme Vous le prétendez faire de tous les cœurs de vos fidèles, mais qui ne se veulent pas laisser changer en Vous, pour s'aimer trop eux-mêmes. » Et ailleurs encore : « C'est ainsi que je me sens souvent tout changé en Notre-Seigneur, au point qu'il me semble n'être du tout ce que je suis, mais quelque chose que je ne suis pas moi-même. Il y a plus de huit ans que cela a commencé en moi. » (14 juin 1642.)

Une âme ainsi orientée est prête à accepter sans surprise, disons plutôt même à rechercher par une sorte d'instinct l'explication surnaturelle de tous les événements humains. Derrière la logique, la raison ou le hasard qui semblent tour à tour les déterminer, il y a d'autres forces secrètes, qui sont les vraies maîtresses des choses. Celui qui veut se soumettre lui-même à cet ordre caché, qui tend à incarner en lui au maximum la

22 *bis*. Tome II, pp. 126 et 222.

pensée et le vouloir divins, celui-là ne sera pas surpris d'en sentir l'influence dans sa vie; tous les événements, même insignifiants en apparence, seront pour lui des événements « de Providence ». Olier, dès sa jeunesse encore mondaine, est un homme qui croit surtout au monde invisible. Il en perçoit dans son âme les appels encore obscurs. Et déjà il n'est pas loin de croire à des communications secrètes entre les âmes, puisqu'il dit à ses amis, au sujet de ces ébranlements intimes : « Il y a quelque personne dans le faubourg Saint-Germain qui est la cause de ma conversion. »

Nul doute, donc, qu'il n'ait interprété comme un de ces signes venus de loin l'avertissement qu'il reçoit d'une femme inconnue, à la foire Saint-Germain. D'autres l'auraient promptement oublié ; Olier l'accepte et l'enchaîne à d'autres petits faits qui tissent peu à peu sa destinée spirituelle.

Converti à une vie toute pieuse, livré par sa guérison de Lorette à des influences miraculeuses, il ne tarde pas à entrer en communication directe avec cet au-delà d'où lui viendront désormais les ordres qui dirigeront sa vie. Le 2 novembre 1632, il a une vision : « Par deux nuits de suite, il plut à sa bonté de me faire voir le ciel ouvert, où j'aperçus assis sur deux trônes, l'un au-dessus de l'autre, saint Grégoire et saint Ambroise, et, bien plus bas au-dessous d'eux, un très grand nombre de Chartreux, et, dans l'intervalle, la place vide d'un curé, pour faire la hiérarchie entière. » Cette vision compliquée, qui ressemble presque à un pieux rébus, il ne la comprendra pleinement que plus tard ; il est pourtant assuré, dès l'abord, qu'elle lui manifeste la volonté divine sur sa vie; elle veut dire qu'il ne sera ni chartreux, comme il y avait pensé, ni évêque, mais simple curé.

Dix-huit mois plus tard, au printemps de 1634, il reçoit un nouveau message surnaturel; et c'est la célèbre apparition, deux fois répétée aussi, d'une religieuse entièrement inconnue de lui, la Mère Agnès de Jésus, prieure de Langeac, qui a reçu de Dieu l'ordre de prier

pour sa conversion, et qui lui apprendra, quand elle le verra en Auvergne, que Dieu l'a destiné à jeter les fondements des séminaires au royaume de France. Et l'on voit naître alors, entre cette religieuse et le « fils de ses larmes », une de ces *liaisons de grâce* qui sont caractéristiques de la vie de M. Olier, et qui rendent moins extraordinaire, en tous cas moins unique, sa liaison avec Marie Rousseau [23].

Si déconcertantes qu'elles soient pour notre psychologie, ces unions étroites entre deux âmes sont un fait assez fréquent de la vie mystique, sorte de symbiose spirituelle, qui mériterait sans doute une étude particulière [24]. Il semble, en bref, qu'elles aient un double caractère : celui d'être purement spirituelles (souvent entre personnes qui se voient rarement, ou même ne se connaissent point), et celui d'être limitées à certaines dévotions, certains objets particuliers. Pour nous en tenir à celles de M. Olier, voici, par exemple, sa liaison à Marie Teyssonnier, la recluse de Valence. Après avoir été s'entretenir avec elle, il écrit : « *Je ressentis en moi la présence de cette âme*, qui me faisait éprouver son état et ses dispositions intérieures, me faisant entendre le dessein de Dieu qui désirait que j'entrasse en part de son esprit et de sa vie. » L'occupation continuelle de Marie de Valence était d'honorer le mystère de la Sainte Trinité. C'est elle qui amena Olier à cette même dévotion, qu'il a si bien exprimée dans la *Journée chrétienne*. Son union avec la Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, une Carmélite du monastère de Beaune, est plus parti-

23. Les lettres de M. Olier à la Mère Agnès de Jésus sont assez nombreuses; on y voit cette liaison spirituelle en action.

24. Le P. Grou, dans *L'Intérieur de Jésus et de Marie*, y revient à divers chapitres. Il y voit une image de l'union de Jésus à son Père, qui produit dans les âmes « une parfaite correspondance de sentiments, un transport et une communication de leurs grâces, et une sainteté proportionnée au degré de leur union avec Dieu ». Il dit qu'elles sont « soumises à de saintes lois, auxquelles il faut être extrêmement fidèle de part et d'autre ».

culière encore. Il entre avec elle en « participation au mystère de l'enfance du Christ ». La Sœur a vu un jour, en oraison, l'Enfant Jésus pénétrant dans le cœur de M. Olier, et elle l'y adore comme en sa crèche, Olier lui écrit :

> Je vous dirai que notre Enfant divin a bien voulu me faire cette grâce depuis notre départ, de me laisser en jouissance de sa personne en la société de sa servante Marguerite, qui l'adorait dedans la même crèche où elle le sentit le premier jour de notre vue, ce qui m'a fait connaître qu'il a le dessein de maintenir et perfectionner la grâce qu'il nous a faite. Il faut qu'il y ait communion de vie et de religion entre nous.

Avec d'autres âmes encore, Mme de Saujon [25], la Mère de Saint-Michel, il se sentira accordé mystiquement ; Dieu les lui associe « par union d'état ». Et il dira, réfléchissant sur ces liaisons qui jalonnent sa vie :

> Dieu ne les fait que pour des desseins particuliers qu'il a sur certaines âmes, qu'il veut sanctifier mutuellement,

25. Voir E. Levesque, *Lettres de M. Olier*, lettres 224, 236, 251, 303, 326, 332. Certaines lettres à Mme de Saujon montrent, une fois encore, combien Olier ne craint pas d'exprimer avec vivacité des impressions intérieures, des grâces ressenties. Ainsi, dans une lettre de juin 1653, il écrit : « Notre divin Maître... m'a fait une miséricorde ce matin, que j'espère qu'il me continuera le reste de ma vie : c'est de me rendre sensiblement présent à votre esprit pour me tenir uni à votre intérieur et pour porter en vous et avec vous vos peines.

« C'est, ce me semble, la grâce la plus heureuse, la bénédiction la plus grande, la consolation la plus solide, la justice la plus équitable, l'obligation la plus raisonnable, la charité la plus souhaitable, en un mot le bien le plus universel qui me pût arriver, et qui peut-être me soit jamais arrivé en ma vie. »

Cette chaleur d'expression surprend un peu; il n'y a pourtant aucune raison de la soupçonner d'insincérité ou d'hyperbole. C'est plutôt réaction très vive aux émotions intérieures. Il faut tenir compte de ces petits indices psychologiques pour apprécier avec justesse les termes dans lesquels M. Olier a parlé de Marie Rousseau.

soit par leurs prières réciproques, soit par des opérations et communications spéciales qu'il fait en elles, et dont il les veut rendre participantes, ou en agissant immédiatement en elles, ou en faisant passer ces grâces de l'une en l'autre. Il fait quelquefois ces unions spéciales parce que, *en appelant quelques âmes à travailler ensemble à une même œuvre dans son Église*, il les unit en lui, afin qu'elles y travaillent avec plus de courage et de perfection.

Il est facile de voir dans ces dernières lignes une allusion à ses rapports avec Marie Rousseau. Dès qu'il a entendu parler d'elle, de son passé mystique, des faveurs que Dieu lui accorde, il a vu en elle une âme appelée à travailler à la même œuvre que lui. Vue intérieure, qui lui a caché, si je puis dire, l'extérieur du personnage, ce qui explique qu'il n'ait pas eu à son égard les préventions, les hésitations de certains de ses amis. Quand il la rencontre, tous les entretiens de cette femme, toutes ses préoccupations, ses « communications », lui font connaître qu'elle est guidée par Dieu, elle aussi, pour le dessein du séminaire. Et il ne s'étonne pas, dans son humilité, qu'elle ait, pour ce dessein, des lumières que lui-même n'a point : Dieu n'enseigne-t-il pas souvent les sages par des ignorants? Il n'hésite donc pas à se mettre sous son influence et sous son conseil. Avec des précautions, certes, une prudence qui se défie de son propre entraînement, et qui transparaît, il me semble, dans ces lignes qu'il consacre aux unions spirituelles :

> En quelque manière que Dieu le fasse, comme nous ne devons point désirer d'être appliqués à aucune autre œuvre qu'à celle que Dieu lui-même nous confie... nous devons être dégagés de tout désir de ces unions spéciales et particulières, ne les voulant qu'autant que Dieu les veut, et en la manière qu'il les veut, et dans les desseins pour lesquels il les veut[26].

26. M. Tronson, dans *L'Esprit d'un directeur des âmes* d'après

Nous avons malheureusement peu de lettres de M. Olier à Marie Rousseau; il vivait si près d'elle qu'il n'avait guère occasion de lui écrire. Mais quelques lettres suffisent pour nous montrer leur intimité. Quel appel à son aide maternelle, dans ce billet écrit sans doute dans un temps d'épreuves : « Si vous saviez le désir que j'ai de vous pouvoir voir, vous le désireriez aussi, par compassion... » Et cet autre : « Je ne puis

Olier, dépeint assez bien ce que dut être l'attitude d'Olier dans ses rapports avec Marie. « Pour converser avec les personnes de grande sainteté, avec lesquelles Dieu nous donne quelque union particulière, il disait qu'il ne le fallait jamais faire qu'avec une pureté d'esprit et de cœur extraordinaires... Souvent, disait-il, on est ravi d'aller les visiter et de s'entretenir avec elles, pour savoir ce que Dieu opère en elles, pour trouver quelque satisfaction propre que l'on goûte dans leur conversation, pour céder à quelque petite vanité secrète qui nous porte à parler de choses relevées : alors on sort de la voie de pureté que Dieu demande, et on arrête le cours de ses communications et de ses saintes opérations. » Tout cela, il me semble, est l'écho direct d'une expérience.

Si l'on veut saisir, par une comparaison, l'authentique aloi de cette liaison de M. Olier avec Marie Rousseau, qu'on la rapproche, par exemple, de celle qui s'établit entre le P. de la Combe et Mme Guyon. En apparence, les commencements en sont les mêmes. « Sitôt que je vis le Père, écrit Mme Guyon, je fus surprise de sentir une grâce intérieure, que je puis appeler communication, et que je n'avais jamais eue avec personne. Il me sembla qu'une influence de grâce venait de lui à moi par l'intime de l'âme et retournait de moi à lui. Cette union... me parut toute nouvelle, n'ayant même jamais ouï dire qu'il y en eût... » Mais bientôt cette liaison prend tous les caractères d'un sentiment incontrôlé, aveugle, remis au subconscient. Il y a suggestion réciproque, en même temps qu'auto-suggestion; le Père, tout en croyant diriger sa pénitente, tombe dans une sorte de servitude; Mme Guyon, tout en se disant passive sous l'Esprit de Dieu, impose sa personnalité; leur histoire devient celle d'un mauvais ménage où ils sont « une croix l'un pour l'autre », sans pouvoir cependant ni se déprendre ni se passer l'un de l'autre. Leurs intentions peuvent demeurer pures, et leur moralité sauve : leur commerce n'en devient pas moins un de ces sentiments non gouvernés par la raison, où l'automatisme, avec son cortège d'illusions, de misères et de tares, prend le rôle prépondérant. — Aucun, absolument aucun de ces caractères suspects, dans le cas qui nous occupe.

assez vous remercier du bien que vous me faites en m'écrivant souvent. » Parfois il la salue très humblement, et se déclare son « petit serviteur ». Il l'écoute, « humilié, petit, obéissant, et recevant instruction de celle qui me représente la Sainte Vierge. » Parfois, au contraire, c'est lui qui reprend les droits d'un esprit supérieur; il l'instruit à son tour : « Je lui parle en esprit de vigueur et de force, lui ordonnant ce qu'il plaît à l'Esprit de m'inspirer, et... je sens sortir de moi quelque grâce secrète qui la nourrit et la remplit, comme elle me dit souvent. » Échange de grâces, pour le bien commun : c'est toujours la « sainte loi » de ces unions ; et tout cela, à partir de la fin de 1641, sous le contrôle de leur commun directeur, qui approuve, mesure et conduit. Car, après la mort de Condren, Olier s'est mis sous la direction du P. Bataille, à l'instigation de Marie Rousseau. « C'est elle qui m'a fait connaître », écrit-il, « le directeur que mon bon Maître m'avait montré il y a quinze mois, et que je ne savais où trouver[27]. » Désormais, le P. Bataille et, au-dessus de lui, Dom Tarrisse veilleront sur cette sainte amitié et en garantiront l'efficacité.

Une autre lettre nous montre encore M. Olier recourant à Marie Rousseau dans une circonstance grave de sa vie intérieure. Le 9 janvier 1641, sur un appel divin, il a voulu s'engager à un vœu de servitude totale à Jésus-Christ. M. Picoté, prudent confesseur, lui a conseillé de s'y préparer pendant un an. Il se soumet. Le

27. A deux reprises, il avait vu en esprit celui qui devait remplacer pour lui le P. de Condren. « Quoique ces visions, dit M. Monier, ne lui eussent pas fait connaître son nom, elles avaient tellement imprimé dans son souvenir l'aspect de la personne qu'il ne put s'empêcher à leur première rencontre de s'écrier : « C'est lui ! » Se présentant à moi, je le vis tel qu'il m'avait alors paru; mais ce fut avec une telle joie intérieure et une telle confiance que je ne pus retenir mes larmes. »

9 janvier 1642, il est décidé à prononcer son vœu. Il écrit à Marie Rousseau :

> Madame, je vous prie trouver bon que j'aie le bien d'aller chez vous vendredi à midi, pour ne point dérober le temps de vos malades. Je serais bien aise que vous m'y fissiez la charité d'y pouvoir faire la collation, à cause que ce jour-là est la vigile d'un des plus grands jours de ma vie, étant celui dans lequel je me propose de faire un vœu de servitude à notre divin Maître et Seigneur Jésus-Christ, dont je vous parlerai et à quoi je vous prierai de m'aider...

Il va donc chez sa mère spirituelle à la veille d'un des « plus grands jours de sa vie » pour s'y préparer avec elle : quelle preuve plus certaine de leur intimité spirituelle ?

Tout, en cette femme, le frappe et le ravit. Il ne doute pas qu'elle soit toute proche de Dieu, « une âme de grâce qui a grande part au secret de l'Époux ». On s'étonne que Marie Rousseau ait des extases où elle paraît hors d'elle-même ? M. Picoté lui-même, qui la connaît bien, ne peut s'empêcher d'en être surpris, inquiet ? M. Olier le rassure :

> Ce qui se passe en la personne dont vous m'avez écrit, et les états où elle se trouve après la sainte communion, ne vous doivent point mettre en peine ; car *tout m'y paraît être de Dieu.*
>
> ... Cet attrait puissant qu'elle dit qu'elle ressent, et qui l'enlève et l'attire hors d'elle-même, est un effet du grand amour de Jésus-Christ, qui ne se contente pas de s'unir à elle, mais qui voudrait l'attirer toute à lui seul... en sorte qu'il semble que par la force dont il l'attire... il la veuille séparer du corps.
>
> ... Et parce que cette pleine et parfaite possession de son Bien-Aimé est ce qu'elle désire plus passionnément... de là vient qu'elle se trouve ensuite toute languissante dans son corps et obligée de demeurer unie à ce fumier infâme... C'est pour cela que cette âme dit quelquefois : Je laisse mon corps comme un fumier derrière la porte,

pour m'en servir quand j'aurai à faire. De là vient aussi qu'elle ne peut manger qu'avec peine, tant les viandes corporelles sont fades à son goût[28].

... Mais l'amour de Jésus-Christ n'en demeure pas là. Car j'ai remarqué ce qu'elle m'a dit quelquefois de ses dispositions, que non seulement il s'unit à elle dans la sainte communion et à l'oraison, en l'attirant à lui, mais qu'il la presse, comme pour la faire entrer en lui, afin qu'étant toute abîmée et devenue comme une même chose avec lui, elle ne se trouve plus elle-même, mais qu'il n'y ait plus que Jésus-Christ en elle. C'est pourquoi elle agit si purement, parce qu'elle agit en la vertu, en la lumière, en l'amour, en un mot en la personne de Jésus-Christ même. Et si après elle se trouve dans des états où elle se croit perdue, c'est que se voyant dénuée de ce puissant secours et ne ressentant que sa faiblesse, elle ne pense pas qu'elle n'est par elle-même que cette impuissance, cette langueur et cet aveuglement qui lui est resté en suite de cette soustraction.

Ayant reconnu en elle, comme il ressort de ce passage, des états de transe mystique, de possession divine bien assurée et certaine, pourquoi M. Olier se scandaliserait-il que Marie Rouseau ait en outre des lumières exceptionnelles, des « visions d'esprit » qui ne peuvent surprendre que des esprits fermés aux choses divines? N'a-t-il pas vu lui aussi certains personnages inconnus lui apparaître, la Mère Agnès de Jésus, le P. Bataille et le P. Tarrisse, ou des âmes de défunts, Condren, saint François de Sales? Ne voit-il pas souvent l'ange de la Mère Agnès? « Ne me pouvant plus parler, elle m'envoyait à tout moment son ange. » Un jour, pendant qu'il chemine, l'ange fond sur lui « comme ferait un aigle », et se constitue son gardien et celui de son œuvre. Aux époques héroïques de l'Église (et ces hommes ont bien le sentiment d'en vivre une), tous les charismes semblent permis de Dieu.

28. Elle vivait parfois, en effet, presque uniquement du pain eucharistique.

Et quoi encore ? Ce symbolisme intrépide de Marie Rousseau qui transpose et transfigure tout, mêlant l'ordre naturel et l'ordre surnaturel avec une tranquille audace, pourquoi choquerait-il M. Olier ? Il en est coutumier lui-même. Nous l'avons vu, à trente-deux ans, choisissant sa place entre saint Ambroise et les Chartreux, dans une sorte de fresque où tout est image et symbole. Les ordres divins, les grâces divines, lui parviennent parfois sous des formes sensibles. Un jour, priant dans la sacristie d'une église de village, il voit le Dieu de l'Eucharistie sortir du tabernacle, sous les apparences d'un petit enfant lumineux, et pénétrer dans sa poitrine ; c'est pour lui un « instant de Paradis ». Ailleurs, après avoir rencontré la Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, il lui écrit :

> Huit jours après notre sortie de vous, étant au lieu de notre pèlerinage, comme j'offrais le divin sacrifice... votre âme sortit du saint ciboire pour entrer dans la mienne, en la manière qu'autrefois l'Enfant Jésus sortit d'un même lieu pour entrer dedans moi. Cette sortie se fit en un instant, et pénétra si intimement le fond de l'âme que je ne trouvai plus d'âme en moi, n'étant plus que vous-même...

Il est tout prêt, il me semble, à entrer dans le symbolisme d'une Marie Rousseau accumulant les figures, comparant Condren au Père éternel, M. Picoté au Verbe caché, elle-même à la Sainte Vierge. Un jour elle s'est vue, sur une échelle de lumière, et montant jusqu'au septième ciel. Olier n'en est point surpris : « Il me souvient avoir ouï dire à cette sainte âme, qui est le portrait de la Vierge et de l'Église, que Notre-Seigneur lui avait fait voir comme elle devait passer par-dessus tous les chœurs angéliques. » Nulle ironie, nulle réticence même : « Cette créature sera miraculeuse dans sa mort et après sa mort comme elle l'a été pendant sa vie. » Il faut bien voir que ce qui est pour nous outré, irrespectueux, dans cette transposition de l'ordre humain à

l'ordre divin, ne l'est pas pour ces âmes : le symbolisme des mystiques n'est pas seulement figure de langage, jeu d'imagination, il est l'expression même de réalités surnaturelles (comme les sacrements sont à la fois signes et véhicules de la grâce, qu'ils « contiennent et confèrent » autant qu'ils la représentent); c'est un symbolisme réaliste, si l'on peut dire. Est-il plus hardi que toutes les audaces de la pensée chrétienne, et en particulier, à l'époque dont il s'agit, de la pensée bérullienne, associant, accordant l'homme à la vie divine par la participation aux « états » de Jésus-Christ?

Car, sans oser entrer dans un domaine qui me dépasse, puis-je dire que le mysticisme de Marie Rousseau, comme celui d'Olier, paraît tout imprégné de doctrine bérullienne? Son journal, à vrai dire, est bien propre à la faire mal juger. Il donne d'elle une image déformée, presque une charge. Ces carnets d'oraison, d'une verbosité intarissable; ces méditations-rêveries, zigzagantes, emportées par un vent d'Apocalypse, nous effarent... Il faut songer que ce sont là les épanchements d'une femme du peuple, inhabile à conduire et à ordonner sa pensée, même lorsqu'elle arrive à peu près à la tenir en main. Mais souvent, à l'évidence, Marie Rousseau ne gouverne plus ses réflexions [29]; et c'est alors une course folle, divagante, à travers la théologie, la politique et la mystique — sans parler d'une espèce de gazette où l'Histoire s'inscrit en grosses vignettes populaires [30]. Mais il ne serait pas juste de ne chercher dans ce journal que le fatras, ni même que les visions, encore que certaines aient été si précises et si vérifiées qu'il est difficile de nier leur origine surnaturelle. Non,

29. Sans aller pourtant jusqu'à l'écriture inconsciente de Mme Guyon, qui est du pur automatisme.

30. Il ne faut pas d'ailleurs s'en étonner. A cette époque, on prie dans les monastères, on prie dans le peuple, pour le bien public, la naissance d'un dauphin, etc... Le P. Coton, le P. Joseph, Bérulle, sont à la fois des mystiques et des politiques. Et ils mettent les saintes âmes en prière pour des intérêts politiques.

il y a autre chose dans ces pages; il y a une doctrine mystique, trop imaginative certes, trop entraînée dans la zone du « sensible », mais qui ne mérite pas d'être flétrie du terme d'illuminisme.

Marie Rousseau a connu, cela est certain, la *quiétude*, le dialogue silencieux de l'âme avec le Verbe, dans le secret où ne pénètrent plus les pensées et les images du monde. Sans doute, elle ne s'y tient pas longtemps; elle retombe vite au « discours ». Elle n'est pas une mystique du silence — plutôt du bavardage; ni du repos, mais de l'agitation. Là où d'autres perdent la parole, elle remplit treize volumes des pensées qui lui viennent en priant. Jeanne Absolu, perdue dans la ténèbre divine, se plaignait doucement d'être, devant les hommes, « comme une bûche ». Marie Rousseau serait plutôt comme une torche, toujours ardente, d'où montent, parmi beaucoup de fumées, quelques éclairs. Elle passe aisément, rapidement, du plan de la contemplation obscure à celui de la vision fulgurante, du Dieu « sans corps ni figure » au tourbillon des images sensibles. Et son exubérance, sa loquacité même la rendent suspecte d'être demeurée dans une prière encore assez peu dégagée des créatures, assez éloignée des plus hautes demeures. Mais, derrière ce tourbillon, sachons voir les instants de repos où Dieu l'arrête en sa présence : ils ne sont pas rares, ils abondent même dans son journal :

> Le samedi 11 janvier, à la Sainte Messe, adorant Dieu et disant : « Je vous adore, grand Dieu, par votre Fils, donnez-moi la force de toujours faire votre sainte volonté »; étant perdue là-dedans, il me sembla que la grande troupe d'anges qui avait ordre de nous conserver s'est trouvée là, et la Sainte Vierge dessus l'autel, qui adorait Dieu dans tous ses mystères, à lui en demander pour nous la vertu. Et je lui disais : « Grand Dieu, je vous adore dans votre Éternité, j'adore et crois ce que vous avez fait de toute éternité. » Alors, *étant arrêtée dans le silence de mon Seigneur*, qui sait bien arrêter l'esprit et l'âme tout d'un coup sans qu'on le puisse empêcher...

Et ailleurs :

Je vis un tableau où la Sainte Vierge était dépeinte, et au-dessous était un tableau des trois Personnes divines... Comme j'aperçus cela, je me suis sentie dans une joie inestimable, des ardeurs si douces, *un esprit si doux et si calme et si pur*, ce n'était point mon esprit assurément, c'était un autre esprit.

Et encore :

A la sainte communion, la paix que je recevais en mon âme n'a jamais été si grande, car j'étais hors de moi, et me semblait que j'étais hors du monde. Et je n'y voyais rien que Dieu. Et... je voyais que l'âme qui communie et qui s'unit à l'âme du Fils de Dieu ne sont qu'un. Alors je voyais une très grande union de la divinité du Père avec l'âme du Fils, qui s'unissait pour l'amour d'une pauvre créature, et je voyais dedans une assurance que quand Dieu appelle une âme à cette connaissance, le monde ne la peut plus détourner, pourvu qu'elle se garde bien d'offenser Dieu. Pourtant, j'avais une grande crainte, me reconnaissant si faible, si petite et si chétive, croyant qu'il n'y avait personne qui ne fût meilleur que moi... Mais je croyais que si ces âmes avaient les grâces que Dieu me faisait, qu'ils feraient mieux que moi... et que sans les grâces j'aurais été plus méchante qu'eux. Quand j'ai été revenue, j'ai été bien étonnée...

Ses extases étant fréquentes, elle avait pris la précaution de se faire toujours accompagner d'une Mme Remy, veuve comme elle, et qui partageait son foyer. Celle-ci, au besoin, la retenait de tomber « au moyen d'un ruban qu'elle lui passait au bras ». Mais elle faisait effort elle-même pour ne pas se donner en spectacle :

Je vis que si je continuais davantage, je pourrais choir. Alors je dis : « Mon divin Amour, je vous prie que je ne tombe pas à cette heure », car il y avait une grande compagnie qui me connaissait. L'on me dit : « Aujourd'hui tu ne tomberas pas... » Là me fut révélé que cela me

reprendrait plus souvent, ce qui m'a fort affligée, et toute la journée je sentis de grandes douleurs intérieures; cela se fait comme quand vous voyez deux personnes qui s'aiment fort et qui ont grande passion de parler, si on vient à les en empêcher, ils en deviennent grandement tristes et fâchés. Mais l'amour de Dieu rend bien plus triste, parce que c'est un amour si pur et si fidèle et si doux que cela fait que l'âme souffre quand on l'interrompt; elle souffre de si grandes douleurs au corps que l'on ne saurait penser.

Elle a connu, en effet, semble-t-il, toutes les souffrances intérieures des mystiques, avec leur pénible retentissement sur le corps :

Tout le long du jour, ce n'a été qu'un feu qui me brûlait le cœur et tout le dedans du corps. Je ne pouvais vivre que je ne songeasse à la bonté de mon Dieu qu'il a toujours eue pour ses créatures. Il fallut que j'allasse l'après-dînée chercher quelques églises, je ne pouvais vivre si je ne cherchais celui que mon cœur aimait.

Et surtout elle s'est associée intérieurement aux souffrances du Christ pour les pécheurs. Son oraison l'entraîne sans cesse au Calvaire. La mission que Dieu lui a inspirée pour la rédemption de son quartier, elle l'a remplie mystiquement pendant des années, avec un courage digne du plus profond respect. Pâtir, souffrir, pour « l'assistance des âmes », s'unir à la Passion du Christ et aussi à celle de la Vierge, tel a été vraiment son rôle pendant vingt ans, rôle probablement plus important que l'autre, pour l'accomplissement de l'œuvre à laquelle elle s'était vouée. Je ne puis m'empêcher de citer encore quelques lignes, où cette immolation paraît dans sa pureté :

Après une nuit de grandes douleurs intérieures,

la Vierge s'apparut à moi par une vue intellectuelle, me faisant concevoir que Dieu fait passer quelquefois dans l'âme des lumières que l'âme même ne peut pas discer-

ner, parce qu'il se cache pour prendre plaisir tout seul dans l'âme, et la rend en tel état qu'elle ne désire point savoir ce que Dieu fait en elle[31]; c'est assez qu'elle sent que Dieu la tient, elle ne sent aucune curiosité de rien savoir, et elle dit en soi : « Mon cher Amour, Vous faites de moi ce que Vous voulez, mais... il est impossible de rien cacher à une âme qui Vous aime. » Voilà ce qui s'est passé en toi cette nuit pour l'assistance des âmes. Mais là-dessus mon âme languissait, voyant un grand travail pour ce règne ci-présent... Ce grand Dieu me tenait en tel état que je pensais quelquefois être comme morte; mais après je n'y pensais plus, parce que *l'amour du prochain surpassait les douleurs...*

Il y a là, dans les profondeurs de l'âme, loin du brillant mirage des visions où peut se glisser l'illusion, la vraie, la pure veine mystique de cette femme. M. Olier ne s'y trompe pas. Quand elle lui révèle ses peines intérieures, il lui écrit :

Je vois bien le fond inconnu de la peine que vous portez. C'est l'effet du progrès de la divine parole [en vous]... Il faut être à Dieu *pour être spectateur de son ouvrage, sans y avoir de part que celle de la croix.* Notre-Seigneur et sa très sainte Mère ont dedans la vie future toute la joie et la gloire de leur travail, et [ils ont eu] en la vie présente la peine du siècle et du démon; ce à quoi il faut être soumis pour y communiquer entièrement.

« Pour y communiquer entièrement » : Marie Rousseau s'est assimilé cette doctrine, et elle y rejoint, comme je le disais, nos grands maîtres, et Bérulle en particulier. Les « points » de son oraison sont toujours sur la fête du jour ou la liturgie du temps; elle y médite les événements, les mystères de la vie du Christ ou de la Vierge en essayant de s'en « appliquer la vertu »,

31. Passage où l'on reconnaît, il me semble, un état d'oraison passive déjà très élevé.

de *participer* aux états du Christ et de sa Mère. (Le *mystère*, c'est l'aspect intellectuel; l'*état*, c'est plutôt l'aspect cordial et affectif. Il s'agit moins de comprendre que de s'unir par le cœur; moins d'*imiter* le Christ comme un modèle extérieur à nous que de prendre part à sa vie intérieure.) Sa dévotion à la Vierge, qu'elle doit probablement à l'influence de M. Olier, est encore plus purement bérullienne; elle médite sans cesse sur « l'intérieur » de Marie, pour avoir les mêmes pensées qu'elle :

> Comme j'apprenais l'intérieur de la Sainte Vierge pendant les noces de Cana, et ce que nous devons faire en chaque jour de la sainte Évangile, qui a autant de vertu à présent qu'alors[32]...
>
> ... Je voyais la Sainte Vierge qui priait le Saint-Esprit qui lui communiquait ses secrets, pendant que les juges délibéraient pour faire mourir Jésus...

Elle ira jusqu'à dire :

> La Sainte Vierge m'a conservé la grâce de me communiquer les entretiens de quelqu'une de ses oraisons.

Ainsi, cette « participation » va jusque-là : Marie Rousseau reprenant les entretiens de la Vierge avec Dieu... Vous vous récriez? Mais alors écoutez M. Olier. Un jour de la fête de la Conception de la Vierge :

> la bonté de Dieu me fit voir les sentiments et dispositions de cette belle âme au moment de sa conception. Je la vis en effet, non comme autrefois en son extérieur,

32. Ainsi Bérulle dit que les faits de la vie du Christ sont « passés quant à leur exécution, mais ils sont présents quant à leur vertu, et leur vertu ne passe jamais ». Et Olier : « Vous me direz... que vous ne sauriez avoir de dévotion à ce mystère, parce qu'il est passé. Il est vrai qu'il est passé en son état extérieur; mais pour l'intérieur, il est toujours vivant et subsistant en sa grâce, en sa vertu, en ses perfections divines... » Marie Rousseau est imprégnée de cette doctrine.

mais en son divin intérieur, qui est inconcevable; et Dieu me la montrait toute en lumière et en feu, et se donnant perpétuellement à lui. Et Vous ne vous contentiez pas, ô mon Dieu, de me la montrer; mais Vous me fîtes le bien de plonger mon âme dans la sienne, et la rendre participante des mêmes sentiments que j'avais admirés chez elle.

Écoutez Bérulle, Gibieuf, Condren disant à ses prêtres : « Vous n'êtes pas à l'autel membres de Jésus-Christ seulement, mais vous l'êtes en même temps de la Sainte Vierge; vous devez donc vous oublier vous-mêmes *pour être ce qu'ils sont.* »

Bien loin de la soupçonner d'illusion et d'orgueil, Olier admirera cette contemplation de Marie Rousseau comme une faveur rare :

Ayant à parler de Marie Rousseau, j'ai à parler de l'âme la plus gratifiée de vos dons, de vos lumières et de vos secrets, de toutes celles qu'il Vous ait plu jusqu'à présent de manifester à votre Église... Ce qu'elle a vu et écrit surpasse tout ce qui est imprimé par les personnes de son sexe, comme le jour passe la nuit... C'est assez de dire qu'elle a vu tout l'intérieur de la Sainte Vierge depuis le moment de sa conception jusqu'à sa mort. Elle a vu ses pensées, ses sentiments, ses occupations intérieures. O mon Dieu, quel bonheur de savoir maintenant ce qui s'est passé il y a tant de siècles, et ce qui se passe encore dans ce cœur admirable et adorable de Marie!... Que nous la servions, que nous l'aimions plus que jamais, puisque ces nouvelles lumières que Vous nous donnez nous y obligent.

Que cette sublime doctrine de la « participation » ne soit pas sans dangers; qu'une femme à l'imagination impétueuse n'y ait pas toujours distingué les états surnaturels des rêveries humaines, on ne saurait s'en étonner. A force de méditer sur le rôle de la Vierge dans notre salut, de s'unir à son « travail dans l'Église », de penser aussi qu'il se continue, et que « de siècle en

siècle Dieu renouvelle les mystères quand Il veut faire de nouvelles œuvres dans l'Église », il est certain que Marie Rousseau en est venue à penser que la Vierge était présente par sa vertu, sa grâce, parmi les jeunes apôtres qui renouvelaient le clergé de France, et qu'elle-même, en recevant son esprit et en le communiquant, est devenue sa collaboratrice, son double en quelque sorte : à la fois le signe visible et l'instrument de son action. Elle appelle Saint-Sulpice une Jérusalem; Olier lui est figure de Notre-Seigneur; elle-même recevra « la lumière qu'a reçue la Vierge pour servir Jésus-Christ en son Église ».

A ceux qui trouveraient choquante cette idée de son personnage, je ne vois rien à dire. Il faut pourtant essayer de la comprendre. C'est d'abord, il me semble, une transposition mystique, guère plus hardie à tout prendre que beaucoup d'autres[33]; il importe seulement qu'elle engendre l'humilité, et non l'orgueil. Sur le plan psychologique, où je veux rester, c'est, chez Marie Rousseau, audace d'imagination, plutôt qu'exaltation et turgescence du moi. La folle du logis a enfourché ce grand rêve, et, portée sur les ailes de la prière, du symbolisme, de la poésie biblique, elle galope jusqu'au plus profond des cieux, parmi les rayons entremêlés des vraies et des fausses lumières. Mais, quand elle redescend, on est surpris de voir que l'humble chrétienne n'a pas perdu pied, qu'elle travaille pour le règne de Dieu et non pas pour elle-même, et qu'elle ne veut être que la servante du Seigneur dans ses grands desseins. « Vous ne devez pas vous estimer de votre personnage », lui a dit la Vierge; « il n'est qu'une figure, et vous n'êtes qu'une ombre ». Et elle le croit sincèrement; d'abord parce que dans la lumière divine elle voit son néant, comme tous les mystiques; et puis parce qu'elle a gardé un bon sens populaire qui ne s'en fait pas ac-

33. Ainsi celle qui fait du prêtre, non pas seulement un vicaire du Christ, mais « un autre Christ ».

croire, et qui s'étonne toujours de voir « la miséricorde de Dieu se servir d'une pauvre pécheresse pour... lui faire voir en esprit et par lumière des choses merveilleuses et importantes au salut ».

> Et si moi, indigne, je parle des prélats de l'Église, des rois, des princes, et de plusieurs personnes publiques que j'honore en toute humilité et respect comme Dieu me le commande, ce n'est pas pour juger d'eux ni les blâmer, ni même pour les juger selon mon sens ou affection humaine, mais j'écris simplement les lumières telles qu'il plaît à la divine miséricorde me les donner, sans même que je les puisse bien concevoir à cause de mon ignorance. Je prie le dévot lecteur de suppléer charitablement à mes défauts, me soumettant en tout et partout à la foi et la doctrine de notre mère la Sainte Église.

Elle sait, au reste, que son rôle, si grand qu'elle le conçoive, doit demeurer entièrement obscur et caché :

> Prends bien garde à ce qu'on t'a commandé, de *te retirer*, *te cacher*, et d'être toujours bien pure devant Dieu... Et dans ce retirement, je vis que Dieu s'était servi de moi pour prier pour la France.

Prier pour la France : oui, ç'a été vraiment la grande passion de cette femme. Son mysticisme est foncièrement altruiste. Le souci du prochain, l'amour des âmes, c'est là encore ce qui l'a préservée de dérailler. Qui songe sans cesse aux autres ne songe pas à soi-même. Elle a quelque part ce beau mot : « Quand nous nous regardons, nous ne voyons pas la lumière. » Rapprochons-le de cet autre, qu'elle applique aux apôtres tentés de s'occuper encore de leurs intérêts : « Pour ceux-là, il n'y aura pas de remède, *tout étant jugé à l'amour*[34]. » Ces mots-là, et quelques autres, sont des pé-

34. Elle n'avait pas lu pourtant, je pense, saint Jean de la Croix.

pites d'or pur; ils doivent faire oublier le torrent de scories que roule sa prose désordonnée.

Et tout cela, sans doute, compose un personnage singulier, difficile à saisir. Des exubérances d'imagination qui la feraient prendre parfois pour une toquée; une pénétration, un sens des choses divines qui l'ont rangée, au moins pour une heure et pour une œuvre déterminée, parmi ceux qui deviennent, suivant le mot de saint Paul, des *adjutores Dei*. D'autre part, comment oublier que cette visionnaire sut mener, et fort bien, ses tâches humaines : un ménage, un commerce, des enfants, des charités incessantes; qu'elle devait avoir une conversation attrayante, puisque tant de gens de valeur et de vertu venaient s'entretenir avec elle; qu'elle avait même sans doute un esprit de finesse, car elle a fort bien jugé, avec sûreté, avec adresse, tous les hommes qui l'ont approchée? Elle-même, comment se faisait-elle juger? Diversement sans doute; et nous avons vu que plusieurs se montrèrent incrédules ou hostiles. Mais sauf un, je crois, M. de Bassancourt, tous se virent contraints de lui rendre une justice tardive. Des religieux qui la dirigèrent, aucun qui ait paru se lasser d'elle; et tous se portèrent garants de sa santé mentale et de ses grâces intérieures. Faut-il être plus difficile que ces juges compétents?

Mais le témoignage capital sur Marie Rousseau reste celui de M. Olier. Nous avons vu qu'il était sans réserves, sans ombres, chaleureux même au point d'avoir besoin d'être expliqué. Cette mise au point faite, comment récuser un tel juge? Je citerai encore un passage, aussi net que les autres, et curieux parce qu'on y voit le jugement d'un mystique sur un autre mystique; quel profane se mêlerait de le contester?

> Le lundi de la Pentecôte [1641], cette sainte âme acheva de mourir spirituellement. La sagesse de Dieu voulut attendre sa mort spirituelle pour me donner à elle, pour accomplir le mystère de saint Jean envers la

Sainte Vierge — car, quoiqu'il eût été donné à cette grande princesse pour la servir, ce ne fut qu'après que Notre-Seigneur l'eût quittée sur la terre que saint Jean resta fidèlement lié au service de la Sainte Vierge. Donc, pour être l'image et la figure entière de cette liaison, il fallait attendre le jour [de la Pentecôte]. En effet, Notre-Seigneur en ce jour me donna à elle, en m'inspirant depuis des sentiments d'honneur et de respect si grands que je ne pense pas que saint Jean honorât davantage la Sainte Vierge à proportion de son état.

Aussi, dès ce même jour, notre bon Dieu lui donna pour moi de vrais sentiments de mère vers son enfant...

Alors, deux choses me furent intérieurement enseignées : savoir, la première... et en second lieu que Dieu m'appelait avec cette sainte âme et m'unissait à elle pour travailler conjointement avec elle à son Église, si bien que je me voyais après toujours avec elle, traitant des affaires de Dieu et du prochain. Ces unions et liaisons divines sont admirables en ce point que l'on ne sent aucune attache de l'un à l'autre, étant prêts à ne se voir jamais au moindre ordre de Dieu; et cela se passe dans une telle pureté qu'il n'y a ni sentiment ni sensibilité quelconque... Ainsi Notre-Seigneur et la Sainte Vierge s'aimaient en esprit, et par l'opération du Saint-Esprit.

Voici définie dans toute sa force cette maternité spirituelle de Marie Rousseau à l'égard d'Olier. Pas plus qu'il n'en a fait mystère, il n'y a lieu pour nous de la voiler.

Et voici d'autre part, justifiée la prodigieuse conception qu'eut cette femme de son rôle spirituel :

L'on dirait que tout se fait pour elle de nos jours, et que tout ce que Notre-Seigneur a de serviteurs en ce temps ne soient que pour servir et pour aider à accomplir en elle des mystères divins où elle est appelée, à savoir, *être l'idée parfaite de la Très Sainte Vierge*, autant qu'elle peut être représentée sur la terre, par les voies communes de la Providence. C'est ce que j'admire

tous les jours, et devant quoi je suis obligé de m'anéantir et de m'abîmer.

Saintes audaces de ces âmes toutes surnaturelles !

III

En quelques mois, le séminaire se remplissait : de jeunes abbés, des prêtres, des moines, des docteurs de Sorbonne, se rassemblaient rue Guisarde. Des missionnaires même venaient s'y former, comme l'avait prévu Marie Rousseau.

Le clergé de la paroisse retrouvait zèle et dignité, l'église Saint-Sulpice devenait un exemple pour les autres paroisses de Paris. Marie Rousseau, tous ses désirs accomplis, pouvait rentrer dans l'obscurité.

Elle n'y manqua pas, et son effacement donne la preuve tangible de son humilité. Rompant tous liens avec l'œuvre du séminaire, dont elle avait protégé le berceau, elle se renferma dans les œuvres paroissiales, selon que M. Olier lui demandait son concours.

Elle continua ses charités : dans sa maison de la rue des Canettes, le Frère Jean de la Croix déposait les provisions nécessaires à l'entretien de près de trois cents familles pauvres du quartier. Mais elle s'intéressait particulièrement au sort des enfants du peuple : instruction, préservation, placement. Elle fut l'une des trois directrices choisies par M. Olier pour la fondation Le Bret : des Petites Écoles qu'on ouvrit au quartier des Incurables.

Mais elle avait compris qu'un petit bagage d'instruction n'était pas tout ce qu'on devait à l'enfant. A l'école il fallait faire succéder le patronage, à l'âge dangereux de la vie. Elle demanda qu'on fît un grand ouvroir pour les filles sorties d'écolage, où on leur apprendrait « quantité de petits métiers », et où on leur

assurerait un bon placement. Approuvée par son pasteur, elle se consacra à la fondation de la *Maison de l'Instruction*. Ses économies n'y pouvaient suffire; elle quêta les grandes dames du quartier pour assurer des rentes à la fondation. Puis elle choisit et rassembla des maîtresses. Elle les appela d'abord *Filles de la Très Sainte Vierge*, puis *Sœurs de l'Instruction chrétienne*, titre plus précis, et qui fut définitivement approuvé [35]. Elle avait commencé l'œuvre modestement, dans sa propre maison de la rue du Vieux-Colombier. L'extension qu'elle prit l'obligea à la transférer rue du Gindre. Elle en était à la fois la directrice et la trésorière; mais elle ne voulait aucun titre d'honneur, et la première des maîtresses ne portait elle-même que le nom de Sœur aînée. Des règlements de l'œuvre furent approuvés par l'Abbé de Saint-Germain des Prés, en 1657, et confirmés par Lettres patentes du Roi. Elle était fort bien conçue; beaucoup de femmes charitables s'y intéressèrent; on s'accordait à dire que le bien fait aux jeunes filles du quartier était considérable.

Marie Rousseau avait obtenu d'avoir une chapelle dans la maison. Mais — ici se marque encore son désintéressement, et le désir d'aider à la paroisse sans lui nuire — on n'y disait que des messes basses, « sans sonnette ni communions » — et le Saint-Sacrement n'y demeurait point.

Elle acheva dans le gouvernement de cette maison sa longue vieillesse, active jusqu'à plus de quatre-vingts ans. Ses enfants, qu'elle avait bien établis, n'avaient

35. C'était une communauté séculière, sans vœux proprement dits. La mode était à ces formules libres et souples; de 1620 à 1660, il se fonda beaucoup de ces communautés, en particulier pour l'instruction, la préservation ou le relèvement des filles pauvres : *Filles de la Providence*, de Marie de Lumagne; *Filles de l'Union chrétienne*, d'Anne de Croze; *Filles de la Croix* de Marie Luillier, et combien d'autres. Des besoins nouveaux, des misères croissantes, suscitaient des organismes plus mobiles, plus souples que les « religions » cloîtrées; c'est ce qu'on voit encore de nos jours.

plus guère besoin d'elle; pourtant, toujours équitable et faisant sa part à la sagesse humaine, elle ne voulut pas qu'ils pussent dire que les charités de leur mère leur avaient fait tort, et son testament, fait en 1672, partageait ses biens entre eux et la communauté de l'*Instruction chrétienne*. Elle mourut le 1er août 1680, vénérée de tous. Elle avait demandé à reposer dans la chapelle de la communauté; mais le curé de Saint-Sulpice voulut que celle qui avait tant travaillé pour la paroisse eût l'honneur d'être inhumée dans l'église. Son corps fut déposé dans un caveau attenant à la chapelle basse de la Sainte Vierge.

C'était justice. Comme Jeanne d'Arc avait eu au cœur la grande pitié du royaume de France, Marie Rousseau, pendant vingt ans, avait porté dans le sien la grande pitié du faubourg et de la paroisse. Et Dieu, toujours indifférent aux instruments dont il se sert, avait choisi cette humble aussi pour lui donner une mission surnaturelle. Étrange destinée, sans doute, sur le plan humain. Mais l'histoire religieuse de la première moitié du XVIIe siècle est riche en figures extraordinaires et en événements surprenants : c'est vraiment un temps « fertile en miracles ». Dans le recul du passé, elle apparaît comme une fresque splendide, d'une vie et d'un relief saisissants. Marie Rousseau fait partie d'une époque qu'on peut bien dire apostolique, où l'Église naît à nouveau, dans une atmosphère chargée de surnaturel. Ses visions, son prophétisme, son personnage spirituel, tout cela n'étonne plus quand on le rapproche d'autres histoires d'alors : celle des Carmélites, des Ursulines, celle des missions du Canada, qui semblent des chapitres de Légende dorée. Marie Rousseau, lisant dans l'avenir et recevant de Dieu les prémices d'une grande œuvre, s'avance, parmi beaucoup d'autres figures, dans un printemps religieux tout illuminé de merveilles.

Paul Renaudin.

SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE

Notre élévation par la grâce

Parmi les Pères que Scheeben aime à citer se trouve saint Pierre Chrysologue, évêque du Nord de l'Italie (à Ravenne) au temps de saint Léon le Grand (V^e siècle). Nous possédons de lui, outre une lettre à Eutychès[1], *cent soixante-seize* sermones[2], *dont les belles homélies sur le* Pater, *reprises plusieurs fois par Scheeben, entre autres dans le dernier chapitre de* Natur und Gnade[3], *où il le cite comme exemple d'une vie et d'une morale chrétiennes basées sur la grandeur même de notre vie surnaturelle, la vie nouvelle que nous recevons du Christ par la grâce.*

Il le cite également à plusieurs reprises dans les Herrlichkeiten der göttlichen Gnade[4]. *Faut-il s'en étonner, alors que le but des deux auteurs est si essentiellement le même : favoriser une véritable vie chrétienne, en montrant toute la*

1. Conservée sous le n° 25 des lettres de saint Léon.

2. Voir *Patrologie latine*, tome LII. La plupart de ces homélies commentent l'Écriture. Les n^os 56-62 expliquent le Symbole des Apôtres. Les homélies sur le *Pater* constituent les n^os 67-72.

3. *Natur und Gnade*. Mayence, 1861. Nouvelle édition par M^gr Grabmann (Münich, 1922, ² 1935).

4. *Herrlichkeiten der göttlichen Gnade*, entre autres livre II, c. IV et VI. Voir aussi les *Mysterien des Christentums*, c. V : Das Mysterium des Gottmenschen und seiner Okonomie, § 57 (La communication de la dignité divine à l'humanité par l'Homme-Dieu).

beauté et la dignité de notre condition d'enfants de Dieu ?

La rhétorique ne manque pas, il est vrai, dans les homélies de saint Pierre Chrysologue, et c'est peut-être là encore un trait qui le rapproche de Scheeben, du moins dans certaines de ses œuvres. Mais c'était dans le goût du temps, de même que le XIX^e^ siècle était plus amateur de style oratoire que le nôtre. La substance cependant ne fait défaut ni à l'un ni à l'autre, et un peu de poésie ne pourra que réconforter nos cœurs parfois trop desséchés d'hommes du XX^e^ siècle.

Les homélies suivantes ont pour but d'enseigner et de commenter le Pater *à des catéchumènes et à des néophytes* [5].

Sermon 67

Vous avez entendu, mes très chers frères, la bonne nouvelle de la foi, écoutez ce que contient l'oraison dominicale.

Le Christ, qui veut répondre de suite à nos demandes, nous a enseigné à prier brièvement. Que refusera-t-il à ceux qui demandent, lui qui s'est donné sans qu'on le demande ? Comment pourra-t-il tarder à répondre, lui qui prévient nos désirs en nous apprenant comment prier ? Ce que vous allez entendre aujourd'hui étonne les anges, surprend le ciel, effraye la terre; la chair ne l'endure pas, l'oreille ne peut l'entendre, l'esprit ne le saisit pas, la création entière ne peut le supporter; moi-même, je n'ose le dire et je ne puis me taire. Dieu fasse que vous puissiez l'entendre, et moi le dire. Qu'y a-t-il de plus terrible, que Dieu se donne à la terre, ou qu'il vous introduise vous-mêmes au ciel; qu'il entre en communion avec la chair, ou qu'il vous fasse pénétrer dans le commerce de la divinité; qu'il subisse la mort ou qu'il vous fasse ressusciter des morts; qu'il naisse dans

5. Ainsi que l'attestent plusieurs Pères anciens, entre autres saint Jean Chrysostome et saint Augustin, il n'était pas permis aux catéchumènes de dire « *notre Père* » jusqu'au moment où, régénérés par le baptême, ils étaient devenus les *enfants* de Dieu.

notre servitude ou qu'il vous engendre libres pour Lui-même; qu'il assume votre pauvreté, ou qu'il fasse de vous ses héritiers et les cohéritiers de son Fils unique? Certainement, le plus redoutable est que la terre soit transportée au ciel, que l'homme soit transformé par la divinité, que la condition servile reçoive en partage les droits de la domination. Mais bien que cela soit terrible, puisque ce n'est pas un enseignement, mais un commandement, allons, mes enfants, là où la charité nous appelle, où l'amour nous entraîne, où l'affection nous invite : que notre cœur ressente la paternité divine, que notre voix la proclame, que notre langue la raconte, que notre vie la crie, et que tout ce qui est en nous corresponde à la grâce, non à la crainte; car celui qui s'est transformé de juge en père, veut être aimé et non pas craint.

Notre Père qui êtes aux cieux (Matth., VI). Lorsque tu dis cela, ne le dis pas comme si Dieu n'était pas sur la terre; ne le comprends pas comme si celui qui ferme tout était lui-même enfermé en un lieu; mais sache que la race dont tu fais partie est céleste, puisque son Père est au ciel; fais en sorte qu'en vivant saintement tu répondes à ton Père qui est saint. Celui-là se montre fils de Dieu qui n'est pas terni par les vices humains, mais brille des vertus divines.

Que votre nom soit sanctifié. Si nous sommes de sa race, nous portons aussi son nom : prions donc pour que son nom, qui en lui-même est saint, soit sanctifié en nous; le nom de Dieu, en effet, est honoré par notre conduite ou blasphémé par nos mauvaises actions. Écoute l'Apôtre : *le nom de Dieu est blasphémé à cause de vous parmi les nations* (Rom., II).

Que votre règne arrive. Quand donc Dieu n'a-t-il pas régné? Nous demandons que celui qui a toujours régné en lui-même règne maintenant en nous, pour que nous puissions aussi régner en lui. Le diable a régné, le péché, la mort ont régné, et les mortels ont été longtemps captifs; nous demandons donc que par le règne

de Dieu, le diable soit dompté, le péché disparaisse, la mort prenne fin, la captivité soit prisonnière, pour que nous puissions librement régner dans la vie éternelle.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Le règne de Dieu, c'est qu'au ciel et sur la terre, la volonté divine seule commande, c'est qu'en tous les hommes Dieu pense, vive, agisse, règne. Dieu est tout, comme dit l'Apôtre : *Que Dieu soit tout en vous tous* (I Cor., xv).

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Lui qui s'est fait notre Père, qui nous a adoptés comme ses fils, qui nous a fait héritiers de toutes choses, qui nous a anoblis en nous donnant son nom, qui nous a fait présent de sa dignité et de sa royauté, il veut encore que nous le demandions comme notre pain quotidien. Que va requérir la pauvreté humaine dans le royaume de Dieu, parmi tant de richesses divines? Est-ce qu'un Père si bon, si bienveillant, si généreux, attendra que nous lui demandions le pain pour nous l'accorder? Que signifie alors ceci : *Ne vous inquiétez pas de ce que vous mangerez ou boirez, ni de quoi vous vous vêtirez* (Matth., vi) ? Nous devons demander ce qu'il nous est interdit de penser, mais en ce sens que le Père céleste nous exhorte, nous ses fils célestes, à demander le pain céleste. Lui-même a dit : *Je suis le pain descendu du ciel* (Jean, vi). Il est lui-même le pain semé dans la Vierge, levé dans la chair, formé dans la souffrance, cuit dans le four du sépulcre, mis en réserve dans les églises, offert sur les autels, et distribué chaque jour aux fidèles comme une nourriture céleste.

Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Toi qui ne peux vivre sans pécher, si tu veux qu'on te pardonne tout et toujours, pardonne sans cesse; autant tu veux qu'on te pardonne, autant tu dois pardonner; bien plus, si tu veux qu'on te pardonne tout, pardonne tout toi-même ; comprends qu'en remettant aux autres tu t'es accordé ta grâce.

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation. La

vie dans le monde est tout entière une tentation. Job le dit : *La vie de l'homme est une tentation continuelle* (Job, VII). Demandons à Dieu qu'il ne nous abandonne pas à notre bon plaisir, mais qu'il enveloppe tous nos actes de sa bienveillance paternelle, et oriente le chemin de notre vie dans la direction du ciel.

Mais délivrez-nous du mal. De quel mal ? du diable évidemment, de qui vient tout le mal. Nous demandons d'être délivrés du mal parce que celui qui n'en est pas exempt ne peut jouir du bien. Si l'on peut demander le pain et désirer régner avant la naissance, étant encore dans le sein, pourquoi fait-on une difficulté de ce que le Fils de Dieu ait toujours existé dans le sein du Père[6]. Si l'Église engendre, cela ne tombe pas sous la raison, c'est un mystère céleste; si le Fils qui est Dieu se trouve en Dieu le Père, cela ne s'explique pas par les raisonnements humains, la divinité ne doit pas être appréciée d'une façon humaine. Tu as entendu Dieu, ne pense plus à rien de terrestre, d'humain : tu as entendu le Père du Christ, crois qu'il t'a dit la vérité; tu as entendu ton père, crois qu'il t'a parlé par faveur; le Christ a toujours été Fils, et il t'a permis maintenant d'être fils à ton tour. Sache donc que tu es fils, afin de ne pas oublier que tu es serviteur; sache que tu as été transformé à la ressemblance du Christ, afin de penser toujours que tu lui es soumis.

Sermon 71

Mes très chers frères. Celui qui vous a fait présent de la foi vous a lui-même enseigné à prier, et il a condensé en quelques mots tout l'objet de la prière : en

6. Ceci est dirigé contre certains hérétiques qui ne voulaient pas admettre que le Fils du Père éternel ait toujours existé en lui. Il y avait, en effet, à Ravenne de nombreux Goths et autres sujets de l'empereur Valentinien; saint Pierre Chrysologue se préoccupait de sauvegarder ses ouailles de l'erreur arienne.

effet, lorsque le fils prie son père, il n'a pas besoin de longues instances : comme la nécessité pousse le fils à demander, l'amour oblige le père à donner. Donc le Père qui nous parle spontanément, nous enseigne, non pas seulement qu'il faut prier, mais ce qu'il faut demander; ainsi le fils qui aurait pu déplaire en aspirant à des choses déraisonnables sera agréable parce qu'il demandera équitablement. Écoutez le Père, et sachez que vous êtes à présent des fils qui pouvez obtenir ce que vous avez demandé sans hésiter. Aujourd'hui on voit en vous ce que vaut la foi, ce que peut la croyance, de quel prix est la confession. Voici que la triple confession de la Trinité vous a transportés de la servitude terrestre dans la race céleste; la foi qui a reconnu Dieu le Père, vous a acquis maintenant cette paternité divine; la voix qui a confessé Dieu le Fils vous a adoptés comme enfants de Dieu ; la croyance qui a proclamé Dieu Esprit a échangé votre chair mortelle contre la nature vivifiante de l'Esprit. Qui proclamera comme il convient de tels bienfaits? Dieu le Père daigne prendre des serviteurs pour héritiers, Dieu le Fils ne les refuse pas comme cohéritiers, le Saint-Esprit élève la chair à la participation de la divinité, le ciel devient la propriété des êtres terrestres, et ceux qui étaient voués à l'enfer acquièrent un pouvoir sur les habitants du ciel, au témoignage de l'Apôtre qui dit : *Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges?* Appelez donc Dieu Père; si vous n'êtes pas encore nés, vous êtes déjà désignés : croyez que vous êtes fils, mettez tous vos soins à acquérir une vie céleste, des mœurs célestes, et que l'empreinte de la divinité paraisse dans toute votre attitude; car le Père récompense par des cadeaux divins les fils qui se rendent dignes de sa filiation, et punit du retour à la servitude ceux qui la déshonorent.

Notre Père qui êtes aux cieux. La conscience servile perdrait courage, les habitants de la terre se laisseraient abattre si l'autorité du Père lui-même et de l'Esprit du Fils ne nous portait à pousser ce cri. *Dieu a envoyé*

dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba, Père.

L'esprit se lasserait, la chair abandonnerait les choses divines, si Dieu qui ordonne ne réalisait lui-même ce qu'il ordonne. Quand la créature mortelle oserait-elle appeler Dieu Père, quand l'intime de l'homme serait-il vivifié par une vertu céleste si ce n'est maintenant? *Notre Père qui êtes aux cieux.* O homme, que te reste-t-il de commun avec la terre, toi qui te proclames d'une race céleste? Montre donc une vie céleste pendant ton séjour sur cette terre; car si une pensée terrestre a prise sur toi, tu souilles le ciel, tu outrages la race céleste.

Que votre nom soit sanctifié. Nous demandons que Dieu sanctifie son nom qui par sa sainteté sauve et sanctifie toutes les créatures. Mes frères, c'est ce nom que craignent les puissances célestes et qui est entendu par elles dans une soumission troublante; c'est ce nom qui apporte le salut au monde ruiné. Mais nous demandons que le nom de Dieu soit sanctifié en nous par nos actions ; lorsque nous agissons bien, nous bénissons le nom de Dieu; lorsque nous agissons mal, nous le blasphémons. Écoutez l'Apôtre : *Le nom de Dieu est blasphémé à cause de vous parmi les nations* (Rom., II). Autant est saint le nom de Dieu, autant nous désirons obtenir cette sainteté dans nos âmes.

Que votre règne arrive. Nous demandons que vienne le règne du Christ comme s'il n'avait pas toujours été et n'existait pas sans cesse. Que signifie donc cette parole : *le règne de Dieu est au-dedans de vous* (Luc, XVII) ? Il est au milieu de nous par la foi, mais nous demandons qu'il vienne réellement. Mes frères, chaque fois que le démon renverse l'ordre par ses fourberies de toutes sortes et par ses artifices trompeurs, chaque fois qu'il trouble les esprits et les usages des hommes, qu'il exerce ses ravages par l'idolâtrie, qu'il égare par l'impiété, qu'il trompe par les augures, qu'il ment par la divination, qu'il dupe par les signes, qu'il se moque par les astres, qu'il fait perdre le temps aux jeux, qu'il as-

siège par les vices, qu'il blesse par les fautes, qu'il tourmente par les crimes, qu'il terrasse par le désespoir, il retarde le règne du Christ et le tient éloigné de nous. Nous demandons donc que vienne le temps où, après la fin de l'auteur de tant de maux, le monde entier, toute la création régnera et triomphera pour la gloire du Christ; ainsi en conséquence, au ciel et sur la terre, seule régnera la volonté divine; que le paradis soit notre terre, Dieu notre vie, l'éternité notre temps, le repos notre patrie, l'innocence notre richesse, l'immortalité notre ornement, la chasteté notre gloire, que Dieu soit tout pour nous.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Après la paternité de Dieu, après la sanctification de son nom, après le règne céleste, nous devons demander le pain de chaque jour. Le Christ ne nous commande pas des choses contraires à ses préceptes; il a dit lui-même : *Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez ou boirez* (Matth., VI). Mais puisqu'il est lui-même le pain descendu du ciel (Jean, VI), réduit en farine par les meules de la loi et de la grâce, confectionné sur la croix par la souffrance, levé dans le sacrement de l'amour, lavé par une aspersion légère dans le tombeau; le pain qui, pour cuire à la chaleur de sa divinité, a attisé lui-même le four de l'enfer, qui est présenté chaque jour à la table de l'Église comme un pain céleste, qui est rompu pour la rémission des péchés, qui nourrit et fait croître pour la vie éternelle ceux qui le mangent, ce pain, nous demandons qu'il nous soit donné chaque jour jusqu'à ce que nous en jouissions pour l'éternité.

Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. O homme, la possibilité du pardon est en ton pouvoir, la faculté de l'indulgence est en toi, tu es toi-même l'auteur de ta grâce. C'est en vain que tu demandes ton pardon, si tu refuses de pardonner à un autre; tu fais toi-même la mesure de la miséricorde à ton égard; autant tu en désires, autant il faut que tu en accordes.

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation. La tentation, mes frères, est une image trompeuse, qui, de bon augure dans l'adversité, cache les difficultés dans la prospérité, et entraîne par ruse les hommes ignorants dans les erreurs; nous demandons de ne pas tomber, entraînés par nos fautes, dans les pièges des tentations. On dit que Dieu induit en tentation, lorsqu'il laisse quelqu'un courir au crime.

Mais délivrez-nous du mal. Ici le mal signifie l'auteur du mal, le démon. Nous voulons être par un seul bienfait débarrassés de tout mal, en étant délivrés de l'auteur du mal. *Abba, Père qui êtes aux cieux.* Personne ne doit s'étonner de rester dans une attitude de serviteur lorsqu'il se proclame fils; tu es, en effet, maintenant, désigné pour la race céleste, pas encore promu; sache que tu as acquis l'espérance, mais pas encore la réalité. Écoute l'Apôtre : *C'est en espérance que nous sommes sauvés; or, voir ce qu'on espère, ce n'est plus l'espérer, car ce qu'on voit, pourquoi l'espérer encore? Mais si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec patience* (Rom., VIII). C'est maintenant le moment de l'adoption, le temps de la promesse. Écoute, crois, espère, aie foi en ton créancier, qui a confiance en toi alors que tu es son débiteur; laisse-lui un délai pour accomplir sa promesse, à lui qui t'a déjà fait remise de toute ta dette. Pourquoi l'espérance de Dieu t'importunerait-elle, alors que tout le genre humain se nourrit d'espérance et vit de foi? Le laboureur ne sèmerait jamais à grands efforts, s'il n'espérait recueillir en temps utile le fruit de son labeur; le voyageur n'affronterait pas les fatigues d'un long voyage, s'il n'était certain de parvenir à destination; le navigateur ne s'exposerait pas aux hasards de la mer, s'il n'espérait compenser les dangers du voyage par les bénéfices qui suivront; le soldat ne passerait pas toute sa jeunesse dans le risque, s'il n'espérait pour sa vieillesse des honneurs en abondance; le fils ne se plierait pas au pouvoir de son père s'il n'espérait devenir l'héritier de ses biens.

Et toi, si tu te regardes déjà comme fils de Dieu, selon ce que dit le Prophète : *Espère en Dieu, aie courage et que ton cœur soit ferme* (Ps. 26), sois sûr aussi, par la foi de l'attente et le mérite de la patience, de recevoir l'héritage de Dieu. Écoute l'Apôtre : *Nous sommes enfants de Dieu, et ce que nous serons un jour n'a pas encore été manifesté; mais nous savons qu'au temps de cette manifestation, nous lui serons semblables* (Jean, Ire épître, III, 2). Et ailleurs : *Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu; quand le Christ, votre vie, apparaîtra, alors vous apparaîtrez, vous aussi, avec lui dans la gloire* (Coloss., III).

Mes frères, les fils de Dieu sont heureux parce qu'ils recevront toutes choses en héritage et qu'ils ne seront jamais plongés dans le deuil par la mort de leur Père.

Le Mouvement de la vie spirituelle

L'insertion du spirituel

« *Divinisme et naturisme* »

Julien Benda revenait, dans un récent entretien, sur un sujet qui suscita, voici dix ans, de vives polémiques : la *Trahison des clercs*[1]. Pour la commodité du discours, Benda divise les hommes en deux camps : les *divinistes* et les *naturistes*.

Le divinisme est l'attitude qui consiste à poser comme valeurs suprêmes certaines idées, *certaines abstractions, certaines créations de l'esprit, considérées comme telles et honorées à ce titre, et dont les principales sont la justice, la raison, la vérité. Il s'oppose au* naturisme, *qui exalte par-dessus tout certaines créations de la chair, auxquelles les autres valeurs doivent se subordonner, et dont les principales sont la famille, la nation, la classe (bourgeoise ou ouvrière)* [...].

On voit tout de suite que le divinisme est dualiste*; il veut un spirituel séparé du charnel. Le naturiste fait dériver ses idéaux de son mode d'existence charnelle, qu'il idéalise à cet effet; il est totalitaire.*

Le diviniste place ses valeurs dans l'absolu, *sur un plan où il veut qu'elles échappent au changement, et les vénère à ce titre. Le naturiste, dans la mesure où il conserve les notions de justice et de vérité, entend qu'elles soient déterminées par les conditions que lui assigne le moment. Tel Barrès pendant l'affaire Dreyfus; les Allemands lors de l'invasion de la Belgique; la dialectique hégélienne selon qui la vérité d'hier n'est plus celle d'aujourd'hui.*

1. Divinisme et naturisme, mise au point de la *Trahison des clercs*. *Union pour la vérité*, décembre 1938-janvier 1939, pp. 15 sq.

Le divinisme a pour représentants, à travers l'histoire, « la morale socratique », « en grande partie la morale chrétienne », « la morale de la Révolution française ». Et résolument M. Benda prend parti pour la « position diviniste ». Il tient pour un « idéalisme abstrait », « supérieur aux contingences du monde réel » et qui ne cesse pas d'être abstrait « parce qu'on essaye d'en insérer une part dans la réalité ». « Il ne faudrait pas confondre la réalisation, nécessairement caduque, d'un idéal avec cet idéal. »

Mais quelle est la substance de cette idée ? « Le diviniste tient ses valeurs pour des *a priori* de la conscience, non pour des choses fondées sur l'expérience. » C'est au nom de ces valeurs spirituelles que M. Julien Benda réclame dans le monde la présence de clercs « réguliers », « de purs contemplatifs, qui maintiennent l'idéal dans l'absolu, hors des altérations qu'il doit nécessairement subir pour passer dans le réel ». « Je tiens, dit-il, qu'à côté des prédicateurs dans la chaire et des directeurs de conscience, il faut des solitaires qui écrivent l'*Imitation*. »

Si nous avons si largement cité M. Julien Benda, c'est pour mieux dénoncer une équivoque, et ce faisant, mieux poser le problème du *spirituel incarné*, qui préoccupe actuellement beaucoup de jeunes catholiques.

Transcendance et immanence

Dans le débat que nous venons d'évoquer, M. Georges Guy-Grand dénonçait une équivoque « dans la conception de cet idéal fixe, absolu, transcendant, qui doit servir de règle à l'humanité ». M. Benda insinue que la raison « sortie de l'expérience » doit oublier ensuite « cette extraction » pour se reconnaître « désormais comme transcendante au monde concret ». Ainsi nous sommes invités à quitter le monde pour contempler enfin notre raison et les « *a priori* de la conscience ». M. Benda nous transporte de la nature vivante dans un ciel désolé, vers un absolu sans subsistance : son « divinisme » est sans Dieu.

M. Paul Archambault réagit contre ce rationalisme abstrait en exaltant la valeur de l'être. Ce qui nous importe « est une société d'êtres, et au sommet un Être avec qui et par qui nous avons à vivre et à nous sauver, dans une commu-

nion de liberté et d'amour ». « Il appelle idéalisme concret celui qui ne met plus seulement en cause, ni essentiellement, un ensemble de notions ou de normes à définir, à compléter, à vénérer, mais un ensemble de *personnes* à faire monter solidairement dans la lumière et la charité, au sein et avec l'aide d'une suprême Personne; celui pour qui, derrière une notion ou une norme, il y a toujours *Quelqu'un.* »

Ce débat nous intéresse du point de vue de la vie spirituelle. Nous accordons à M. Julien Benda que son « idéal abstrait » n'est pas sans grandeur, mais il doit savoir et nous devons prendre conscience que notre spiritualité n'a rien de commun avec ces « *a priori* de la conscience ». Il n'y a pas, pour la morale chrétienne, de vraie vie spirituelle sans un mouvement de l'âme vers la divine Personne. Nous rejetons comme dangereusement équivoques ces valeurs absolues qui n'auraient pas enfin leur source et leur appui dans le Dieu vivant et véritable. Pour le chrétien, la loi qui commande à l'homme l'amour souverain s'appelle de son vrai nom la volonté du Père qui est aux cieux. Notre foi nous fait dire dans une expérience de paix surhumaine : « Notre Père..., que votre règne arrive. »

Sans doute, dans son conditionnement humain, la saisie de Dieu revêt une forme idéale : nous ne le connaissons que dans une idée, et dans une idée « abstraite » en ce sens que nous n'avons en nous que des concepts tirés des sens. Mais l'idée de Dieu dans l'âme du chrétien devient vivante en vertu de la foi : par la puissance de l'Esprit, répandu dans nos cœurs, l'idée alors atteint, à travers le multiple, la simple, vivante, éternelle et présente vérité de Dieu : en lui donc vivent et subsistent toutes ces valeurs idéales qui sont notre raison d'être et notre règle de vie; en nous conformant à la loi, nous égalons notre raison à la raison divine, nous accordons notre cœur à cette juste mesure qui a dans l'éternel bien sa règle absolue.

Et voici la vraie transcendance, car à travers la sensation, l'expérience, la raison, nous touchons Dieu dans l'acte de foi vive, nous qui « ne sommes pas », nous atteignons aux sanctuaires de « Celui qui est ». Il nous dépasse infiniment. Et voici tout de même la vraie immanence. Non pas seulement parce que notre personne, en son acte divin, nous apparaît comme essentielle relation à l'éternelle Personne et

comme ontologiquement présente en Dieu, source actuelle et permanente de notre existence et de notre durée, mais pour cette raison, perceptible à la foi seule, que l'incarnation du Verbe se poursuit et s'achève à notre humanité charnelle. L'acte contenu dans cette révélation : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité en nous », est une réalité mystérieuse à jamais acquise dans l'histoire, et voici que ce Christ est avec nous jusqu'à la consommation des siècles. Jésus le Fils unique du Père habite *dans nos cœurs* par la foi et nous demeurons aussi *dans son amour*. Cette présence mystique du Verbe incarné dans l'humanité, cette sainte et formidable actualité de l'Évangile, cette force de Dieu à l'œuvre pour le salut des hommes en ce monde enténébré, voilà ce qui donne pour nous un sens concret aux valeurs spirituelles engagées dans nos vies, ce qui oblige le chrétien à dire, avec un réalisme que seul le croyant expérimente : « Je vis, moi, dans la foi de mon Seigneur Jésus qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi. » Notre idéal absolu, en un mot, c'est le Christ ressuscité, vivant, immortel, s'imposant à nos vies par une action continue de sa grâce d'amour au fond du cœur. Nous sommes loin des « *a priori* de la conscience » et de l'absolu abstrait.

L'erreur du « spirituel pur »

On sent la jeune génération chrétienne parfaitement dégoûtée de ce faux spiritualisme désincarné, et tout au fond fantomatique, cher à M. Julien Benda. La « primauté du spirituel » signifie pour eux la primauté du Saint-Esprit : ils croient que l'Esprit-Saint leur a été donné, qu'il a été répandu dans leurs cœurs, que cet Esprit leur fait dire à Dieu : *Père*. Ainsi, pour eux, la vocation de l'homme revient à incarner en leur vie une forme divine, conçue, aimée dans le cœur du Christ, leur chef et leur conducteur. Un souci réel et permanent de l'état de la grâce est le grand fait moral qui caractérise tous nos mouvements de jeunesse : il faut savoir le discerner sous les manifestations extérieures de leur ardente activité.

Pour peu qu'on soit sensible à ce fait, on repoussera énergiquement l'insinuation que certains, un peu chagrins, murmurent à l'écart : Toute cette action est « extérieure » et non « purement spirituelle ». Nous nous faisons volon-

tiers l'écho de ce témoignage rendu à cette jeunesse par un prêtre qui la connaît bien :

Tous ceux qui dans la J.O.C., dans la J.A.C., dans la J.E.C., ou dans nos jeunes mouvements d'adultes, se sont longuement penchés sur les âmes, ceux qui ont eu — et ils sont nombreux — le privilège et la grâce insigne d'être les confidents de ces âmes, de contempler les fruits d'héroïsme — d'héroïsme dans l'amour du Christ et dans l'amour, en lui, des hommes — engendrés en *nos mouvements, engendrés* par *nos mouvements, ceux qui ont, en particulier, été les témoins de certaines morts ou de certaines souffrances pires que la mort, offertes pour la conquête, pour la rédemption du « milieu », ceux-là se croiraient déshonorés s'ils acceptaient même de défendre leurs mouvements contre un tel reproche* [2].

Sous cette insinuation, l'auteur dénonce une erreur plus profonde et plus grave : l'erreur du « spirituel pur », la persuasion *que le spirituel, pour être lui-même, ou du moins pleinement lui-même, doit apparaître comme isolé, pareil à quelque corps chimique, à quelque métal rare et précieux qui doit être exempt de tout alliage, pour avoir toute sa qualité.*

Et ainsi l'on envisagera à côté de l'action, en effet, tout engagée dans le temporel, qu'est celle de nos mouvements de conquête, une action de qualité plus haute, parce que justement dégagée de toute action d'ordre inférieur, l'action « purement surnaturelle », tendant, par le spirituel pur, à des buts purement spirituels.

Nous retomberions ainsi dans l' « idéal abstrait » prôné par M. Julien Benda. La jeunesse nouvelle se détourne résolument du « spirituel pur ».

Nous pensons, nous, dans nos mouvements, que notre effort doit être d'incarner, si l'on ose dire, comme une nouvelle fois le Christ, dans toute cette réalité temporelle, charnelle, terrestre, qui n'a d'autre raison d'être que d'accueillir en elle le Christ et, par lui et en lui, le Père, afin de remonter jusqu'à Lui.

2. L'erreur du « spirituel pur ». « Les Cahiers », reproduit par *l'Algérie catholique*, avril 1939.

L'engagement et le spirituel incarné

Cette incarnation du spirituel était une des grandes pensées de Péguy et P. Goutet, animé du même souci que tous les jeunes de son temps, rappelait naguère que pour le grand écrivain, selon ses propres paroles, « l'incarnation n'est qu'un cas culminant, un suprême ramassement en un point de cette perpétuelle inscription, de cette mystérieuse insertion du spirituel dans le charnel, de l'éternel dans le temporel, qui est le gond, qui fait l'articulation même... de tout l'homme, l'articulation de l'organisme de toute vie humaine... » Et qu'est-ce que cela veut dire ? se demande P. Goutet. « Que toute aspiration spirituelle doit se traduire en actes : « Ce ne sont pas ceux qui disent : Sei- « gneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des « cieux[3]... » L'entrée dans le Royaume est une vraie marche sur une vraie route d'actes humains, posés en pleine vie, en pleine chair, sur terre.

C'est d'une telle exigence qu'a pris vivement conscience *la jeunesse de* nos mouvements spécialisés. Les *Annales de la jeunesse catholique* de février-mars derniers consacraient précisément tout un fascicule à cette grande pensée : *Jeunesse engagée dans la vie sociale*, résumant ainsi l'idée fondamentale de la XLII[e] session du Conseil Fédéral. Alain Barrère, le nouveau président général, repousse avec énergie l'idéal d'isolement que murmure au cœur des timides un pessimisme paresseux : « Si le monde est mauvais, retirons-nous-en, allons vivre paisiblement du destin des justes, loin d'une atmosphère corrompue. Faisons-nous une nouvelle vie, retranchée de celle de nos frères, donnons-nous des institutions moralement bonnes; notre exemple aura la force d'un témoignage... »

A l'idée d'absence, Alain Barrère oppose l'idée d'engagement :

Notre existence nous place, nous situe dans un milieu déterminé : nous sommes ouvrier, bourgeois, paysan, et comme tels, nous sommes « engagés » dans la vie comme les autres ouvriers, les autres bourgeois, les autres paysans. Nous retirer sous notre tente ne nous apparaît plus

3. *La Route des Scouts de France*, mars 1939.

comme un acte de courage, mais comme une trahison envers nos frères, comme une évasion pour échapper aux exigences de notre vocation. Celle-ci nous demande de rechristianiser nos milieux sociaux, ne nous évadons pas de ceux-ci sous prétexte qu'ils sont mauvais, mais au contraire engageons-nous-y pleinement, afin de rechristianiser. Nous proclamons que nous avons un effort à faire pour concilier le mode de vie du milieu dans lequel nous vivons avec les exigences de notre vocation chrétienne : cet effort constitue toute notre action.

A cette obligation d'engagement répond un devoir de *fidélité*, et dans le même fascicule Georges Le Brun Keris en définissait l'essentielle exigeance :

Nous avons compris, déclare-t-il, *que notre premier devoir spirituel, c'est de restaurer, de renouveler dans le christianisme notre milieu. Nous avons compris que notre première vocation sociale c'est, pour chacun de nous, de travailler son milieu, de lui révéler ses devoirs, de l'orienter.*

Voilà donc qu'un sens réaliste est imposé de ce fait à la vie spirituelle. Pour se faire conquérante, elle ne doit plus envisager des « valeurs formelles », abstraites, universelles, mais des valeurs concrètes, qu'il faut incarner en soi d'abord et faire rayonner ensuite de soi au groupe vital qui nous porte, famille, profession, cité, nation. Seul l'homme qui consent un réel engagement par une action collective peut comprendre la transposition de vertus et l'accroissement de vie intérieure que le dévouement au groupe exige, si ce dévouement est de charité réelle et non fictive, animant un effort appuyé sur le Christ. Il ne faut pas craindre alors une sorte de dissipation, et comme un desséchement spirituel par évaporation. Seule une action fantaisiste pourrait créer un tel danger. L'homme qui se porte vers l'homme avec la volonté de faire communier son compagnon au bien divin, sent à toute heure son propre besoin de posséder Dieu pour le donner, de s'humilier dans son impuissance au miracle d'amour que ses frères de misère attendent de lui. Et n'est-ce pas ce besoin de vie spirituelle réaliste, nécessaire à tout apostolat de conquête, qui porte nos jeunes d'un si bel élan vers les retraites fermées et les journées d'études où s'élabore ce christianisme qui ne veut consentir aucun mensonge et aucun abandon ?

E. L.

A propos du renouveau spirituel dans la jeunesse universitaire

Il est toujours très difficile de parler des tendances fondamentales d'une génération, car on risque de lui attribuer bien des traits que refuseraient peut-être un grand nombre d'individus de ladite génération si on les consultait à part. Mais l'entreprise est particulièrement périlleuse lorsqu'il s'agit de tendances spirituelles, car le spirituel répugne essentiellement à la statistique.

Ce ne sont point là de vaines précautions oratoires, mais une facon de mettre en garde les lecteurs contre les généralisations hâtives qu'ils pourraient être tentés de dégager de cet article; et aussi de m'excuser d'avance auprès des catholiques de ma génération qui ne se reconnaîtraient pas dans ces lignes. Ceci ne prétend pas être un documentaire objectif, mais seulement le témoignage évidemment partiel d'un jeune appartenant à un des mouvements de jeunesse catholique qui a sa responsabilité dans le renouveau spirituel qui a transformé le milieu universitaire comme il a transformé les autres milieux.

Il ne faudrait pas en effet isoler le mouvement étudiant des mouvements qui, comme la J.O.C., la J.A.C., la J.I.C., ont eu une influence décisive sur les autres milieux. Croyant à la Communion des Saints, nous savons bien que nous ne pouvons pas grand chose les uns sans les autres. Cette solidarité à base spirituelle est même ce qui permet de parler d'*un* mouvement spirituel chez les étudiants. Il existe en effet des organisations fort diverses (Conférences Saint-Vincent-de-Paul d'étudiants, Équipes Sociales de jeunes gens, Fédération Française des Étudiants Catholiques, J.E.C. universitaire, Routiers Étudiants, sans compter les organisations spéciales à telle école, à telle faculté), mais ce qui est commun aux membres de toutes ces associations, c'est que

l'esprit de chapelle est banni et que le sens de l'Église, fortement enraciné, leur permet de voir, au-delà des mouvements particuliers, l'œuvre commune vers laquelle convergent les efforts partiels. D'où les contacts fréquents entre les dirigeants de ces organisations et l'unité spirituelle de l'ensemble.

C'est bien, en effet, sur le spirituel que s'accordent à mettre l'accent tous les étudiants catholiques. Pour qui voit les choses de l'extérieur, il semble peut-être que l'intellectuel permet d'accéder plus facilement au spirituel. Mais les intellectuels se sont bien vite aperçus que, dans cet ordre de choses, les confusions étaient faciles, et que, loin d'être une aide, un bagage purement intellectuel risquait d'être un obstacle insurmontable. Témoin les difficultés terribles rencontrées par les intellectuels qui veulent se convertir alors que toute leur culture s'est édifiée sans qu'ils aient l'idée de la possibilité du spirituel.

D'où, en premier lieu, les efforts qui ont été réalisés par tous les mouvements pour familiariser les étudiants avec un certain nombre de moyens spirituels (le mot moyen étant pris dans un sens très large) : c'est ainsi que les récollections et les retraites fermées ne font plus peur aux étudiants. La communion fréquente, la messe quotidienne des individus ou tout au moins la messe hebdomadaire des groupes, tout cela est loin d'être exceptionnel. On fait effort pour méditer en commun, en évitant soigneusement les tentations de disserter, et en cherchant avant tout la simplicité d'une prière directe adressée à Dieu et non pas composée pour les autres membres de l'équipe. Enfin, dans bien des cas, la prière liturgique de Complies ne reste pas un acte spirituel de luxe qu'on pratique dans les retraites, mais c'est une pratique quotidienne qui réunit les étudiants catholiques habitant sous un même toit.

Voilà très sommairement quelques indices attestant qu'*en fait* les étudiants connaissent le prix de la vie spirituelle et utilisent les moyens ordinaires pour progresser dans cette voie. Mais il faut aussitôt ajouter qu'*en droit*, loin d'être mises sur le même plan qu'une foule d'autres activités, ces préoccupations spirituelles occupent la première place dans

tous les mouvements de jeunesse universitaire. Je pense, en particulier, aux efforts de la branche étudiante de la J.E.C. pour que les équipes se constituent sur des bases spirituelles profondes et solides et non sur des affinités intellectuelles, sentimentales, artistiques, qui sont souvent superficielles et ne permettent pas d'aller beaucoup plus loin.

Nous venons de parler d'équipes. C'est cet effort de vie spirituelle en commun, cette tentative de former des communautés spirituelles qui pourraient le mieux caractériser ce mouvement de renouveau catholique étudiant. C'est en effet, d'un point de vue purement psychologique, le meilleur antidote à l'individualisme qui est la tentation permanente de l'intellectuel. Mais il y a plus que cela : on avait pu reprocher à certains de nos prédécesseurs — et souvent à juste titre — soit de constituer des chapelles fermées, soit de s'isoler eux-mêmes dans une sorte d'individualisme spirituel. C'est, au contraire, un *personnalisme spirituel* que tend à instaurer cet effort de redécouverte de la vie chrétienne à plusieurs. Et je n'ai pas besoin d'insister sur les bénéfices d'un tel personnalisme : efficacité des impulsions spirituelles qu'on se donne les uns les autres, valeur de l'expérience sociale (vie familiale, vie professionnelle, vie d'équipe) vue sous l'angle providentiel, exercice d'une charité perpétuelle à l'égard d'un prochain qu'on n'évite pas, mais au contraire qu'on recherche, acquisition d'une humilité plus profonde au contact d'autrui qui vous apporte, au fond, beaucoup plus qu'on ne lui donne.

On comprend alors l'importance que revêtent pour les étudiants ainsi formés des dogmes comme la Communion des Saints et le Corps mystique, car ce ne sont pas seulement des formules auxquelles adhère leur intelligence, mais c'est une réalité dont ils vivent.

Une forme de vie, la Vie, c'est bien cela que les étudiants comme tous les autres catholiques vont chercher dans le spirituel. C'est d'ailleurs ce qui me permet de répondre

très simplement à une question qui m'avait été posée : « Quels sont les problèmes spirituels qui préoccupent les étudiants ? » Je dis : Mises à part telles ou telles préoccupations individuelles dont on ne saurait faire état dans un tel article, on ne peut pas dire que tel problème spirituel plutôt que tel autre préoccupe la jeunesse universitaire. Au fond, elle refuse de poser l'ordre spirituel comme pouvant donner lieu à une série de problèmes analogues à ceux que pose l'ordre intellectuel. Elle y voit un tout et non quelque chose où il y a à prendre et à laisser. Elle y voit une certaine réalité et une certaine vie, choses qui ne se laissent pas découper en morceaux. Comme nous sommes loin de la crise moderniste ! L'étudiant sait bien que ce n'est pas en prenant au départ une position intellectuelle laïque qu'il arrivera ainsi par l'extérieur, en la traitant de telle ou telle manière, à en faire un dogme, mais que c'est, au contraire, en vivant de l'intérieur sa foi chrétienne qu'il arrivera à préciser pour lui-même et pour les autres le contenu de sa doctrine. D'où cette adhésion aux pratiques spirituelles dont nous parlions plus haut; d'où cet attrait pour la simplicité de la vie liturgique et aussi pour tous les « moyens pauvres » qui, mieux qu'une discussion sur les preuves de l'existence de Dieu, bouleversent notre vie propre et la vie des camarades innombrables qui cherchent et nous regardent vivre.

Cependant, s'il est vrai que le spirituel ne pose plus guère aux universitaires catholiques de problèmes intellectuels, il n'en reste pas moins qu'il leur pose un certain nombre de problèmes de vie qu'ils doivent pratiquement résoudre tous les jours. Autrement dit, c'est avant tout une question d'*équilibre spirituel* qui se pose. Il est en effet évident que ce n'est pas une sorte de quiétisme qui va résulter de cette conception de la vie spirituelle, mais au contraire la volonté ferme de travailler à s'incarner toujours davantage dans un monde qui réclame la présence agissante du chrétien. D'où, en premier lieu, un problème particulier qui se pose à l'étudiant catholique. C'est, en général, à des mouvements d'Action catholique qu'il doit sa formation spirituelle, c'est plus ou moins *en tant que* catholique qu'il porte son témoi-

gnage dans le milieu étudiant, or il sait que demain il sera amené à agir *en* catholique dans un contexte civique, politique et social, ou qu'en tout cas un choix se posera à lui. Déjà — et les dirigeants de mouvements le savent bien — il est parfois difficile d'établir une limite entre les deux points de vue et de se taire sur tel ou tel problème. Persuadé qu'il est de la mission spéciale du chrétien dans le monde, décidé à ne pas mettre la lumière sous le boisseau, sachant par ailleurs que sans le spirituel cette lumière ne pourra briller en lui et par lui, l'étudiant se pose avec une certaine angoisse la question des limites du témoignage spirituel qu'il devra apporter au monde. Bientôt il aura à se montrer technicien, la technique lui prendra du temps, et c'est dans ce contexte technique qu'il aura à apporter son témoignage spirituel. Comment devra-t-il alors le transformer pour le rendre compréhensible et efficient ? Son devoir même de ne pas couper sa vie spirituelle de sa vie tout court va souvent l'obliger à renoncer aux cadres auquels l'Action catholique l'avait habitué et à en inventer d'autres qui ne devront pas être chargés d'une vie spirituelle moindre. Est-ce que, effectivement, il pourra porter un témoignage spirituel de valeur égale malgré sa forme différente ? Est-ce qu'on comprendra son effort et qu'il trouvera un appui dans une entreprise plus risquée, tel est le sujet de ses inquiétudes qui se rapportent à l'avenir ?

Mais dans le présent même, l'étudiant éprouve souvent une autre difficulté qui n'est pas sans analogie avec la précédente. S'il veut éviter de n'être qu'un intellectuel, il sait aussi qu'à moins de réintroduire des cloisons étanches en lui-même il ne pourra se constituer une vie spirituelle solide s'il la coupe d'une formation intellectuelle qui crée en lui certaines exigences. Si demain la technique professionnelle et le milieu social constitueront une épreuve pour une vie spirituelle qui se veut incarnée et rayonnante, aujourd'hui même la technique religieuse au sens étroit du terme ou, si l'on veut, la technique théologique lui créent un certain nombre de difficultés. Ces difficultés viennent d'une ignorance partielle, mais souvent considérable qui s'expli-

que et se justifie parfaitement du fait qu'ayant un certain devoir d'état à remplir l'étudiant ne bénéficie pas, comme l'ecclésiastique, d'une formation religieuse qui, pour un intellectuel, ne laisse pas d'être une aide puissante pour sa vie spirituelle.

A cela un seul remède, et cette fois-ci ce n'est pas de l'étudiant qu'il dépend. Il dépend uniquement de ce technicien en matière religieuse qui s'appelle un aumônier et qui, dans la vie de l'équipe, a, en plus de sa fonction spirituelle, ce rôle de docteur ès matières ecclésiastiques. C'est au fond un grand travail, un travail à la fois de traduction et de simplification que nous avons besoin qu'il nous donne. Qu'il soit pour nous, dans sa spécialité, ce technicien que demain nous voulons être pour la nôtre, voilà ce que nous attendons de lui. Et alors, muni à la fois pour ses responsabilités spirituelles d'aujourd'hui et de demain, le mouvement catholique de la jeunesse universitaire pourra réaliser de nouveaux progrès.

André Mandouze

Oblates apostoliques

Dans l'Église du Christ, gardienne des traditions séculaires, circule un merveilleux jaillissement de vie, un perpétuel renouveau. Peu à peu, des familles religieuses sont nées, suscitées par Dieu au moment où leur esprit, leur action nouvelle, devenaient nécessaires.

L'Ordre bénédictin, fidèle à sa Règle du VI[e] siècle, à son idéal de louange et de travail, a su répondre aux besoins les plus divers en donnant naissance à d'innombrables familles religieuses.

Parmi les pousses nouvelles de cet arbre géant, il est une branche, modeste encore, dont ces lignes voudraient faire connaître l'existence : celle des « *Oblates apostoliques de Saint-Benoît* ».

Groupement séculier de femmes vivant dans le monde et rattachées à l'Ordre de Saint-Benoît par leur « oblation » à une Abbaye, elles ont, comme tous les Oblats, une Règle qui leur est commune avec les moines et les moniales : la Règle même du saint Patriarche, « la Sainte-Règle », celle qu'on a pu appeler « un précis du christianisme ».

Des « Déclarations » particulières permettent une adaptation de l'antique Règle monastique à leur vie moderne, et définissent l'esprit que leur fondateur, Dom Vandeur, grand apôtre de la Messe, a voulu leur donner.

Cet esprit, c'est la connaissance approfondie et l'amour de la sainte Messe, c'est l'union de toute leur vie au sacrifice de la Croix et de l'Autel, c'est une grande charité dont ne sauraient se départir des fidèles du sacrement de l'Unité, c'est enfin un immense désir de faire connaître aux âmes les richesses infinies contenues pour elles dans le saint Sacrifice et dans la liturgie catholique, dont il est le centre.

Que n'a-t-on pas dit sur les méfaits de l'ignorance religieuse ?... et comment rester insensible à la vue de ces fou-

les pressées à certaines de nos messes dominicales, où les retient un reste de vertueuses traditions, mais qui n'en comprennent ni les gestes, ni les mots, ni le sens, et ne soupçonnent pas les trésors de vie intérieure qu'elles en pourraient retirer, ni l'hommage de louange et de gloire que Dieu réclame de leur participation au Sacrifice ?

Par définition, les Oblates apostoliques sont donc engagées dans l'action; ce qui fait l'aliment de leur vie spirituelle, elles veulent le donner aux âmes. Leur mission se trouvera orientée vers l'enseignement religieux et devra s'adapter avec une grande souplesse aux différentes catégories de personnes qu'elles pourront atteindre.

Les soucis matériels sont pressants; les œuvres sociales sont nécessaires, mais ne faut-il pas avant tout se tourner vers les âmes, les aider à réapprendre le sens chrétien, à s'enthousiasmer aux richesses de la vie de l'Église, à remettre en honneur l'esprit de religion grâce à quoi toute la vie quotidienne prend une valeur d'offrande et se transfigure dans la joie ?

*
* *

L'activité des Oblates apostoliques s'exercera de diverses manières : simple influence personnelle dans la famille ou la profession, dans les groupements où leur dévouement aura été engagé; action plus directe dans les œuvres créées par elles ou dans lesquelles elles apportent leur esprit; collaboration avec certains mouvements diocésains ou généraux.

C'est ainsi que des Oblates apostoliques travaillent activement à la « *Formation chrétienne des tout-petits* », montrant aux tout petits enfants les beautés de la vie de l'Église, leur Mère, les mettant dès l'âge le plus tendre en contact avec la sainte Messe.

Elles se font une joie de collaborer à l'œuvre des catéchismes, des patronages, à la vie de leur paroisse. Elles organisent des cercles d'études pour les jeunes filles et les dames.

Enfin elles offrent un ensemble de cours de formation au « *Centre d'Études et d'Informations liturgiques* », 31, rue Lhomond (V^{e}), où sont enseignées les principales matières qui permettent d'approfondir le sens et les textes de nos

cérémonies, de pénétrer la beauté de nos temples ou de participer au chant sacré.

La liturgie y est présentée dans son ensemble, mais mise à la portée des femmes chrétiennes, leur apparaissant sous son jour véritable : *une vie* qui, si elle s'appuie sur l'archéologie, l'histoire, les arts, les rites et les rubriques, les dépasse infiniment parce qu'elle enseigne aux âmes les plus sublimes secrets de la vie intérieure.

Hommes et femmes trouvent à ces cours un moyen de développer leurs connaissances religieuses, un appui pour leur vie spirituelle, un précieux auxiliaire de leur apostolat; car nulle action conquérante ne peut prétendre ignorer les trésors de doctrine que renferme le culte catholique.

Au même Centre s'est ouvert un « Secrétariat d'Information », dirigé par M. Robert Lesage, cérémoniaire de S. Ém. le Cardinal Archevêque de Paris. Ce secrétariat offre aux chercheurs une aide fraternelle en leur apportant des adresses utiles, des renseignements bibliographiques, des précisions sur telle ou telle cérémonie, en procurant des professeurs et des conférenciers, en aidant à l'organisation de manifestations liturgiques, en répondant enfin à toutes les questions liturgiques qui lui sont posées.

***

Les Oblates apostoliques peuvent faire face à ces activités diverses parce que leur règlement préserve la part de leur vie intérieure et les défend contre l'envahissement d'une action indiscrète; la récitation partielle ou intégrale, suivant les cas, du Bréviaire romain les unit à la prière de l'Église, prolonge et intensifie, au cours de leur journée, l'esprit de la fête vécue à la messe matinale. Dans chaque branche de leur apostolat, elles se sentent soutenues par la prière de leurs Sœurs, par l'esprit de famille et d'entr'aide fraternelle qu'elles trouvent dans leur groupement.

Enfin, les directives très sûres qui leur sont données par un Père Abbé bénédictin ou par leur Supérieur diocésain leur permettent, sous l'autorité de leur Présidente, de travailler en toute confiance et avec allégresse à l'extension du Règne de Dieu, tout en sauvegardant les exigences de leur vie religieuse.

Qu'elles habitent la ville ou la campagne, qu'elles vivent

groupées ou dans leurs familles, les Oblates apostoliques veulent garder un esprit large et rayonnant qui leur permette de se plier aux différentes exigences de l'apostolat et de la vie moderne.

Elles désirent connaître les mouvements qui poursuivent les mêmes buts qu'elles-mêmes et collaborer fraternellement à leurs efforts. Mais elles ne sont encore qu'un « grain de sénevé »... Dieu veuille permettre qu'elles deviennent un « grand arbre » !

C. D.

Pour tous renseignements, s'adresser à la Présidente des Oblates apostoliques : 31, rue Lhomond, Paris (V^e^).

Le Congrès jaciste

On nous pardonnera de ne donner, dans ce numéro de *La Vie Spirituelle*, qu'une place si réduite au congrès tenu à Paris par la J.A.C. les 21, 22, 23 avril. L'intérêt de cet événement dépasse de beaucoup celui qu'on peut attacher à une manifestation brillante mais épisodique de la vie chrétienne en France. Il témoigne d'une transformation radicale de structure dans la chrétienté contemporaine. Et certes, la constatation commence déjà à n'être plus neuve. L'opinion catholique a compris, au congrès de la J.O.C. tenu à Paris en juillet 1937, le travail silencieux, acharné et durable entrepris il y a dix ans par les mouvements spécialisés. Après celui de la J.O.C., le congrès de la J.A.C. était attendu lui aussi comme le témoignage et la consécration du travail réalisé, la prise de conscience collective et lucide de la vocation chrétienne de tout un monde : le monde paysan.

La réussite « spectaculaire » de ce congrès, pour si complète qu'elle ait été, ne doit donc pas nous masquer l'essentiel. Elle tire son principal intérêt du travail antérieur qu'elle suppose et qu'elle couronne. A cette première remarque nous voudrions en joindre quelques autres. N'ayant aucune expérience personnelle de la J.A.C., nous sentons tout ce qu'elles peuvent avoir d'irréel au jugement des réalisateurs. Nous souhaitons seulement qu'elles témoignent de l'admiration profonde d'un congressiste.

*
* *

Le nombre, d'abord, est à considérer. Il n'y avait au Palais des Sports que les membres de la J.A.C., la J.A.C.F.

n'ayant été admise que par délégation. Si donc, comme on nous le reproche parfois, nous ne réussissons à remplir nos églises que de vieilles femmes, nous sommes capables de remplir de jeunes hommes le Palais des Sports (le vieux Vel' d'Hiv des Parisiens). Les plus grands meetings communistes tenus au Vel' d'Hiv depuis deux ans (je songe en particulier à celui qui a immédiatement précédé la dernière grève générale) n'ont jamais réussi à occuper plus que la piste et le premier étage de tribunes. Encore faut-il ajouter que, dans ces meetings communistes, les jeunes ont toujours été manifestement la minorité par rapport aux militants plus âgés.

***

Ces 25.000 jeunes paysans ne formaient pas un rassemblement, mais constituaient une « communauté » parfaitement homogène. Il faut remarquer, à ce sujet, que l'élément ecclésiastique, assez nombreux pourtant, est resté complètement fondu dans la masse. Nous avions affaire à des paysans, qu'*accompagnaient* leurs aumôniers. A aucun moment l'élément ecclésiastique n'a fait écran, ne s'est constitué en corps propre. Il était là muet et attentif, mais discret. Et c'est la merveille ordinaire de l'Action catholique. De là, sans nul doute, le caractère d'extrême réalisme d'une telle assemblée. Des hommes discutent entre eux dans leur langue d'homme, qui n'est pas celle des gens d'église. C'est vrai. D'un bout à l'autre.

Ces 25.000 jeunes hommes écoutaient avidement ce qu'on leur disait. Il faut s'être mêlé à quelques-uns d'entre eux, avoir chanté du troisième étage des gradins avec quelques gars du Rouergue, de Provence, ou de Bretagne, avoir longuement dévisagé ces physionomies hâlées, — les têtes extraordinaires et souvent si belles des gens de chez nous ! — pour s'être rendu compte qu'ils ne perdaient pas un mot ou un geste de ce qui se disait, de ce qui se faisait sur la piste.

*
* *

Les hommes qui parlent en bas sont des paysans. A ces paysans, ils parlent de leur vie. Quoi d'étonnant à ce qu'ils soient *passionnément* écoutés par eux ? On reconnaît à ce trait le mouvement spécialisé : ne pas considérer l'homme religieux abstrait, mais découvrir avec l'homme religieux concret quelles sont les exigences précises de la grâce dans sa vie, sa bonne et simple vie d'homme que deux réalités essentielles suffisent d'ordinaire à épuiser : sa famille et son métier [1].

Il est impossible de caractériser en quelques lignes le mouvement jaciste. Nous voudrions plutôt marquer très brièvement la manière dont il s'est différencié de son aîné, le mouvement jociste. Tout ceux qui avaient assisté au congrès de la J.O.C., en 1937, ont dû sentir combien serait fallacieuse toute comparaison entre les deux congrès. Rien

1. L'évolution que suppose cette manière nouvelle de comprendre le réalisme de la vie de la grâce est si riche, si complexe, si caractéristique de la nouvelle chrétienté qu'on ne peut songer à la rappeler ici, même brièvement. Elle est la meilleure partie du patrimoine spirituel de toute une génération. Avec M. Cardijn, nul, je crois, ne l'a mieux définie que le R. P. Chenu, O. P., dans une œuvre trop peu remarquée (aux Éditions du Cerf) : *Dimensions de la chrétienté*. Elle a été spécialement rédigée en fonction de la J.O.C., mais les principes dont elle use valent pour tous les mouvements spécialisés : « Toute la méthode de l'apostolat est retournée : non plus sortir de son milieu pour se mieux sanctifier, mais se sanctifier *dans* son milieu, *avec* son milieu. Non plus une élite artificielle, dont la séquestration atrophie d'avance le rendement; mais conquête de la *masse* par une élite vivant réellement, et de tout son cœur, dans son milieu naturel de travail. Non plus exercices pieux dressés en palissade autour de la vie journalière du travailleur; mais cette vie même, cette petite vie quotidienne de l'artisan et de l'ouvrier, cette vie professionnelle, animée, transfigurée, transformée, dans sa substance même. Méthode *active* donc, où *chacun* pour son compte voit, juge, agit, où chacun conquiert, a mandat et grâce pour conquérir, où chacun est apôtre pour être totalement chrétien. »

sans doute ne diffère plus de la psychologie ouvrière que la psychologie paysanne. Mais bien plus que les psychologies, ce sont les mondes qui diffèrent. Le grand effort des dirigeants jacistes a été de dégager, au cours des dernières années, le mythe propre de la paysannerie française et chrétienne. A l'heure actuelle, **et c'est, selon nous, le résultat le plus important de ce congrès,** ils ont, en France, réussi à donner à ce mythe une cohésion interne aussi complète et un dynamisme aussi puissant que celui qui a été donné au mythe ouvrier par M. Cardijn [2].

La presse jaciste est là pour en témoigner [3]. Les rapports des séances d'études, intelligents et précis, eux aussi, nous l'ont fait sentir. Je ne citerai, à titre d'exemple, que ces quelques lignes de J. Gravier, du comité national de la J.A.C. :

2. Nous avons tous éprouvé au Palais des Sports le mythe de la paysannerie chrétienne et française. Il faut espérer qu'il se trouvera bientôt un théoricien aussi vigoureux que H. de Man pour nous donner de ce mythe une expression intellectuelle. Ce théoricien aurait sans doute à faire d'utiles emprunts au mythes allemands du *volk*. Notre tradition française (pour ne parler que des dernières années : celle qui va de Péguy à Giono) serait naturellement un filon de première qualité. La définition du mythe paysan devrait, semble-t-il, tenir compte des caractères suivants : 1° c'est le mythe d'un *monde*, non d'une classe; 2° il a l'ancienneté des premiers chapitres de la Genèse : le mythe ouvrier date du XIX^e^ siècle; 3° il est nécessairement régional; 4° son caractère dominant semble être la *positivité* : le mythe ouvrier, au contraire, ne semble s'être constitué que par un complexe d'infériorité, dans le ressentiment.

3. Je signale comme repérage particulièrement complet et suggestif du « mythe » jaciste le numéro 6 de la revue *Mon village*, « Au service du monde rural, plan d'éude pour les groupements ruraux d'hommes 1938-1939 ». Le numéro d'avril de la *Jeunesse agricole féminine*, consacré au foyer et au logis rural, est un excellent échantillon du nouvel humanisme paysan. La presse jaciste progresse sans cesse en intérêt. A notre avis, pourtant, elle n'atteint pas encore la qualité de rédaction de *Monde Ouvrier* et de *La Jeunesse Ouvrière* (celle-ci ayant fait depuis deux ans un effort vraiment remarquable et déjà récompensé par l'intérêt qu'elle suscite chez les jeunes travailleurs).

Le travailleur de la terre, habitué à courber la tête devant les caprices des saisons ou les surprises des calamités, était devenu, dans l'ensemble, l'éternel résigné : il se refusait à connaître la noblesse de son métier, il le tenait pour une condition inférieure qui ne vaut pas la peine d'être améliorée et sa seule protestation était l'exode : sur nos campagnes soufflait alors comme une âpre bise de défaitisme et de suicide. Les temps sont heureusement changés et nous le proclamons avec joie : dix années de J.A.C. ont porté leurs fruits : notre mouvement, sans doute, ne s'est pas livré à des manifestations violentes et tapageuses, mais il a travaillé en profondeur et, par lui, les jeunes ruraux ont retrouvé la fierté de leur tâche, ils se sont redressés, ils ont pris confiance en eux; avec un calme réfléchi, mais non sans énergie, ils veulent exprimer leurs besoins et leurs aspirations, et ils pensent que les premiers artisans de la rénovation rurale doivent être les paysans eux-mêmes.

On trouvera dans les journaux ou dans les comptes rendus officiels le relevé anecdotique des différentes phases de ce congrès. Il nous eût été facile de souligner tout ce qu'il eut de réussi [4], de magnifique (je songe en particulier à ce spectacle admirable qu'était le cardinal Gerlier parlant « au Vel' d'Hiv », au centre de cette immense arène. Nous croyons qu'on ne peut pas faire un plus grand éloge de ce congrès que celui par lequel on reconnaît la qualité du travail accompli, la rectitude de la direction où le mouvement est engagé. Cet éloge est sans réserve. Nous avons un monde paysan chrétien. Soyons-en reconnaissants à cette foule de militants qui dans nos villages ont fait le mouvement, aux prêtres qui ont soutenu et dirigé ces militants. Notre admiration va également, qu'on nous permette de le dire, aux quelques laïques et à leurs aumôniers jésuites qui ont créé et organisé un tel mouvement.

Pie Duployé, O. P.

4. Nous faisons cependant de sérieuses réserves sur la partie artistique du congrès. Nous nous proposons de formuler nos critiques dans un prochain numéro de *La Vie Intellectuelle*.

LECTURES

Notre-Dame

● **Souveraineté de Marie.** Compte rendu du Congrès marial national de Boulogne-sur-Mer, 1938. Paris, Desclée de Brouwer.

Le quatrième Congrès national en l'honneur de Notre-Dame s'est tenu en 1938, à Boulogne-sur-Mer. On se souvient des splendeurs de ce congrès. Des manifestations splendides se déroulèrent, durant cinq journées, en l'honneur de la Vierge. Mais ce fut aussi un congrès de doctrine et de piété. Le Comité vient de publier le compte rendu officiel. C'est un très beau livre, illustré, vivant, plein de choses excellentes.

Signalons d'abord les trois rapports sur le problème de la souveraineté de Marie, thème essentiel du Congrès. Un rapport de théologie positive, celui du P. Aubron, S. J., sur les sources théologiques de cette souveraineté. Un rapport de théologie dogmatique du P. Dillenschneider, Rédemptoriste, sur les raisons théologiques qui légitiment la royauté de la Vierge et les notes essentielles qui la distinguent. Un rapport du R. P. Barré, de théologie morale, sur le service de Marie Reine et les qualités qu'il doit revêtir. Ces travaux de théologiens éminents sont remarquables.

D'autres rapports ont été lus à diverses sections : pour les prêtres (Marie, reine du clergé, la dévotion des prêtres à Notre-Dame); pour la famille (Marie et le devoir des époux, Marie et le devoir de mère, Marie et le culte du foyer); pour les jeunes gens (le jeune homme à l'école de Marie, Marie et notre avenir); pour les dames (Marie et le devoir d'épouse, le chapelet des enfants, etc.) ; pour les jeunes filles.

Notons encore les rapports à la section d'histoire et d'art, et les sermons donnés en diverses églises par les meilleurs orateurs.

On voit la richesse de ce compte rendu que nous recommandons à nos lecteurs. Ce livre sera un vivant souvenir des fêtes splendides de Boulogne.

• **Litanies des Notre-Dame de la Banlieue,** par André David. Paris, Alsatia, 18 fr.

M. David s'est consacré à la louange de Notre-Dame. Il nous a déjà donné l'an dernier un livre plein d'intérêt : *Stations de Notre-Dame de Paris*, que l'Académie française a couronné. Son nouvel ouvrage des *Litanies des Notre-Dame de la Banlieue* lui fait suite. Une cinquantaine d'églises de la banlieue parisienne sont consacrées à la Vierge, vieux sanctuaires ou jeunes chantiers du Cardinal, sous les titres les plus divers. M. David a eu l'heureuse idée de grouper ces titres dans l'ordre des litanies de Lorette, et de les commenter dans un livre qui fera un excellent mois de Marie. Un mois de Marie d'actualité puisqu'il se rapporte principalement à l'apostolat des masses populaires.

Liturgie

• **Les Rites et les Prières du saint Sacrifice de la Messe.** Plans pour sermons et leçons, par Aug. Croegaert. I. *La messe des catéchumènes*, 1 beau vol. 241 pp. Bonne Presse, Averbode (Belgique) et Casterman, Paris.

M. le chanoine Croegaert, ancien professeur de liturgie au grand Séminaire de Malines, nous ouvre ses tiroirs et nous fait profiter des « trésors » qu'il a patiemment accumulés durant son professorat. Il dédie son ouvrage aux prêtres et, comme il dit, aux « professeurs de religion » : je le regrette, car il pourrait induire en erreur les laïcs instruits qui trouveront dans son ouvrage le lumineux enseignement qu'ils attendent. Disons-le sans crainte. ce livre aussi est pour eux.

On sent, partout dans ces pages, une réaction vitale. L'auteur a souffert de découvrir si tard le divin mystère de la messe : « Je n'ai pas souvenance d'avoir entendu pendant mes neuf années de collège, au cours de tant de retraites et d'instructions chrétiennes, un seul sermon sur la messe. [...] En quittant la rhétorique, je n'avais pas de missel. » Aujourd'hui, le missel est entre toutes les mains pieuses : on connaît mieux la messe; on n'en possède pas

encore, en général, une *science approfondie*. Ce travail veut aider à répandre la *science de la messe*.

Ce premier volume, consacré à la messe des catéchumènes, est précédé de quatre aperçus préliminaires très importants : l'éminente dignité de l'autel chrétien, la messe et le culte des martyrs, l'essor liturgique sous Constantin, la division du missel.

Nous entrons dans le temple par ces quatre portes largement éclairées. L'auteur adopte ici la méthode analytique : chaque partie est étudiée en détail et en profondeur, à la double lumière de l'histoire et de la théologie. C'est par l'histoire que nous retrouvons non seulement le vrai sens des rites, mais leur valeur de vie, leur incomparable richesse. Nous ne sommes pas ainsi reportés vers un passé à jamais éloigné de nous; nous pressentons, au contraire, qu'une vraie renaissance liturgique ne sera qu'une reprise, intelligente et authentique, de ce grand courant qui porta les générations chrétiennes vers le plus haut amour. L'étude de la messe devient, dans cette vue, une base solide pour un mouvement liturgique vivifiant et rédempteur.

Pourtant, l'auteur n'a rien accordé au sentiment. L'exposé, à dessein, est schématique, sans développements oratoires; les plans et les structures sont apparents; tout fait de ce livre un instrument de travail : l'aperçu général qui précède l'exposé, les divisions et subdivisions du texte, la bibliographie en cinq langues qui suit chaque chapitre, ainsi que le questionnaire prévu pour les travaux scolaires ou les cercles d'études. Et loin d'être sec et desséchant, ce livre nourrit, au contraire, autant qu'il éclaire, il réjouit et comble l'âme du croyant : la théologie retrouve ici sa fonction essentielle, elle féconde vraiment la vie intérieure.

Disons, pour terminer, que les éditions d'Averbode ont fait pour ce livre un bel effort typographique dont il faut les louer.

- **Compagnons d'éternité.** *Le sacrement de mariage,* par le P. Carré. Collection « Chrétienté », Éditions du Cerf, 1 vol., 58 pp.

Quelles lumières l'Église projette sur l'expérience humaine de l'amour ! Comment un prêtre, tout entier contenu dans l'amitié du Christ, peut-il révéler aux époux le

mystère de leur union, qu'ils vivraient, mais ne comprendraient pas si bien sans lui ? C'est ici qu'apparaît la science prodigieuse de l'Église. Elle vient, cette science, de Celui qui connaît bien le cœur de l'homme. Et que ces « compagnons d'éternité », auxquels ce petit livre s'adresse, seront étonnés, en le méditant, de se découvrir si grands, il faut dire, si divins, dans l'amour qui les fait participants de la puissance créatrice ! N'est-ce pas Dieu même, source infinie de l'amour, qui leur enseigne ici la valeur sans fin de leur désir, si fragile en leur chair, si fort en leur cœur ? On ne peut que souhaiter la diffusion de ces pages, profondes, intelligentes, riches d'observation, où ceux qui sont appelés à fonder un foyer trouveront le sens si beau de leur vocation.

• **Chrétiens dans le monde,** par E. Roche, S. J. Paris, Bloud et Gay, 1 vol., 204 pp., 18 fr.

Ce livre s'adresse surtout aux aumôniers et aux militants d'Action catholique. Il propose une spiritualité incarnée « La vie spirituelle ne se situe pas hors du monde. Il n'y a pas à rejeter le monde pour appartenir au Christ. » L'auteur l'entend fort bien : le monde qu'a maudit le Christ, c'est un état de choses réalisé sans Dieu ou contre Dieu. Mais la nature humaine et toute la réalité profonde de ce monde reste divine — appelée au divin. La vie spirituelle doit pénétrer, informer, surnaturaliser tout ce réel humain, joies, travail, effort, espérances, divertissements. Pages d'un sain réalisme et d'un parfait bon sens, éclairantes et riches de pensée. Le chrétien, qui n'est pas *du* monde, est *dans* le monde pour le sauver.

• **Lettres de sainte Thérèse de Jésus,** traduction nouvelle, par le R. P. Grégoire de Saint-Joseph, C. D., t. I, 1541-1576, 1 vol. Éditions du Cerf, Paris.

La traduction nouvelle des œuvres complètes de sainte Thérèse que nous a laissée le P. Grégoire de Saint-Joseph, a connu un légitime succès. Elle bénéficiait des recherches les plus récentes et se recommandait par une remarquable fidélité. Les Éditions de la « La Vie Spirituelle » la présentaient enfin sous un format très commode, mais sans les

lettres. Les Éditions du Cerf donnent aujourd'hui ces lettres au public sous le même format. C'est là peut-être que la Sainte se peint le mieux. Elle nous y paraît à notre niveau, elle y parle notre langue, y partage nos pensées et nos peines; elle y est humaine, et c'est toujours la Sainte pourtant qu'on écoute et qui vous entraîne insensiblement vers les plus beaux sommets de la vie intérieure.

• **Le Jardin mystique de la France,** choix de textes des mystiques français du XVII[e] siècle, par P. Renaudin. 1 vol., 334 pp.

Que de fois nous avons été déçus par nos livres de lecture spirituelle ! Il faudrait être des saints pour écrire de Dieu. M. P. Renaudin met à notre portée une anthologie de nos mystiques français qui comblera notre attente : saint François de Sales, sainte Chantal, Marie de l'Incarnation, le P. Grasset, Marie-Aimée de Jésus, le P. Surin, Louise de Ballon, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, les plus grands et les plus petits; mais tous, nous disant ce qu'ils ont goûté dans leur vie d'union à Dieu, nous peignent les états de l'âme chrétienne en ses phases de vie intérieure, depuis les délices spirituelles jusqu'aux désolations de la « nuit obscure ». En tout vingt auteurs, dont on cite les plus belles pages, et sur lesquels nous sommes renseignés par une courte notice.

A TRAVERS LES REVUES

L'offrande de la messe

Dans *Le Chef* (avril 1939), ces quelques réflexions du P. Doncœur méritent d'être méditées par ceux-là mêmes qui ne sont pas scouts :

J'ai toujours été étonné que dans les milieux scouts, lorsqu'on prie un prêtre de venir célébrer la messe, ou que, durant un camp ou une retraite, on assiste en groupe à sa messe, on lui demande si rarement de célébrer cette messe à telle intention qui réunirait dans une même pensée le prêtre et les fidèles.

Il me semble très inconvenant, par exemple durant une retraite, de célébrer la sainte messe pour d'autres intentions que celles de ceux qui m'entourent. Or je crois que, sauf aux dernières retraites du Cercle Sainte-Jehanne, on ne m'a presque jamais demandé de célébrer la messe de communauté à une intention commune.

Il y a là un oubli ou une timidité regrettables.

Si c'est oubli ou indifférence, cela témoigne d'une mésestime fâcheuse. Pouvoir offrir la Prière du Christ pour une intention qui vous est chère est un tel privilège qu'on se demande si la chose est possible. L'Église le considère ainsi et nous permet, parmi les fins de la messe, d'insérer filialement nos propres intentions. Comment pouvons-nous négliger cette source incomparable de grâces ?

La timidité s'explique plus aisément. Par discrétion, vous n'osez pas demander au prêtre de se conformer à votre désir. Mais vous avez tort. Le prêtre est votre ministre. Il n'offre pas la messe pour lui, mais pour l'Église. Il est normal que vous lui en demandiez votre part. Et il vous la donnera avec joie.

Foi et travail

Dans *Responsables*, le bulletin de Miciac, on remarque combien rarement les chrétiens comprennent la vraie valeur de leur travail.

Le travail, qui devrait être pour nous une source d'élévation et de joie, n'est le plus souvent qu'une occasion de diminution et

d'abaissement. Pour combien d'entre nous le travail n'apparaît-il pas comme une obligation pénible, un devoir nécessaire, alors qu'il devrait être une rencontre avec Dieu. « Quoi que ce soit que vous fassiez. » Or, le chef vit dans ses affaires, avec ses affaires, elles occupent ses journées et quelquefois ses nuits. Quelle peut être la sincérité d'une foi qui ne pénètre pas dans son occupation fondamentale ?

Le jeune mouvement des ingénieurs et chefs d'industrie est décidé à réagir; et, en dépit des objections qu'on lui présente, il fait cette belle profession de foi :

Depuis que Dieu s'est fait homme, il n'y a plus contradiction intrinsèque entre le corps et l'âme, ni entre l'homme et Dieu. Nous pensons qu'on peut être bon travailleur tout en restant un homme de cœur; qu'il est possible d'avoir des affaires prospères et justes; qu'un dirigeant peut être à la fois prudent et généreux, sage et enthousiaste. Dieu s'est fait homme comme nous; il nous est permis d'être humains comme lui.

L'apostolat du chef se réduit, en somme, à réussir cette synthèse, ou plus exactement à éviter cette dissociation que nos défauts, nos péchés ou même simplement notre médiocrité ont introduite dans le monde des affaires — entre la mécanique et la mystique.

Dans nos équipes spécialisées, nous essayons ensemble de voir nos difficultés et de les résoudre ensemble dans une lumière chrétienne. Nous ne faisons pas de cours de philosophie ni de théologie; nous ne faisons pas de projets de loi; nous cherchons seulement à faire des hommes capables de faire des lois. Ce ne sont pas des parlottes; nous préparons ensemble la véritable Action catholique qui se « vit » à l'usine et au bureau.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne)